TONI
ET
CLAIRETTE.

PAR M. DE LA DIXMERIE.

TOME PREMIER,

PREMIERE PARTIE.

Prix. 4 liv. 16 ſ. les 4 parties brochées.



A PARIS,

Chez DIDOT l'aîné, Libraire & Imprimeur,
rue Pavée, près du Quai des Auguſtins.



M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

DISCOURS

Sur l'origine, les progrès & le genre des Romans.

Il faut presque remonter à l'origine des siecles pour découvrir celle du Roman. Le regne de la Fable n'est guere moins ancien que celui de la Vérité, ou, pour mieux dire, cette seconde rivale fut bientôt détrônée par la premiere. On se créa des Dieux; on imagina des Héros peu différents de ces Dieux mêmes. Les merveilles, mêlées de foiblesses, ne coûtoient pas plus aux uns qu'aux autres. Les premiers Poetes furent donc, en effet, les premiers Romanciers. Hésiode fit un Roman; Homere en fit pour le moins deux: ils décorerent leurs fictions des couleurs de la Poésie: voilà ce qui les distingue de quelques autres Romanciers leurs successeurs.

Il fallut toujours tromper un peu les hommes pour s'en faire écouter. La vérité ressemble à ces personnes qu'on estime & qu'on néglige; elle n'ose guere se produire que sous les auspices de la fiction. De là, sans doute, le merveilleux qui regne dans toutes les anciennes histoires. La fable y masque

ſans ceſſe la vérité. On a même dit que la fameuſe Cyropédie n'étoit qu'un Roman ; mais, au moins, c'eſt un Roman plus moral que notre énorme Artamene. On n'eſt pas trop sûr non plus que l'Hiſtorien d'Alexandre ſe ſoit borné au ſimple rôle d'hiſtorien ; mais qu'importe ? il ſeroit peut-être moins lu, s'il s'étoit piqué d'être plus véridique.

Quoi qu'il en ſoit, venons aux Romans proprement dits, à ceux qui, dans une narration plus ou moins longue, embraſſent la peinture des paſſions & des foibleſſes humaines, développent les replis du cœur, épient ſes moindres mouvements, deviennent la peinture des penſées encore plus que celle des actions, & rapprochent beaucoup mieux que l'hiſtoire même le héros de ſon lecteur. Les hommes en général ſe reſſemblent par les foibleſſes ; leurs penchants ſont à-peu-près les mêmes : ce n'eſt guere que la différence de leur poſition qui rend leur conduite ſi différente.

Les exploits d'un conquérant peuvent occuper notre eſprit, mais ils touchent très peu notre ame. Ces événements ſortent trop de la claſſe commune : on les contemple comme ces phénomenes effrayants qui étonnent d'abord les regards, & qui les fatiguent le moment d'après. On jette un coup-d'œil ſur un

fleuve qui vient de se déborder, & l'on se promene au bord du ruisseau paisible.

Un retour sur nous-mêmes est toujours le grand mobile de l'intérêt que nous prenons à la situation d'autrui.

C'est par cette raison que dans la tragédie un héros malheureux, pourvu qu'il ne soit point trop coupable, est toujours sûr de nous intéresser. Alexandre, vainqueur de tant de nations, nous attache moins que Darius précipité du trône. Ce même Alexandre, dans la tragédie qui porte son nom, est lui-même éclipsé par Porus son captif. Hé! pourquoi? c'est que le malheur de Porus le met au niveau de tous ceux qu'il intéresse.

Voilà ce qui dut faire naître d'assez bonne heure l'idée de rapprocher, dans une narration suivie, un certain nombre d'événements & de situations propres à intéresser le Lecteur. Telle fut, sans doute, l'origine de ce que nous appellons aujourd'hui le Roman.

On ne voit pas toutefois que les Grecs & les Romains du beau siecle de Rome & de la Grece aient connu ce genre; au moins il n'en existe aucune preuve. Nous n'avons pas tout ce qu'ils ont produit; mais il seroit bien extraordinaire qu'aucun lambeau romanesque n'eût échappé aux ravages du temps & des incendies, qui ont respecté tant d'autres productions.

Les premiers Grecs furent trop barbares pour être galants & même amoureux. Ils enlevoient des femmes, comme les corsaires enlevent des richesses, pour en jouir. Briséis n'étoit que l'esclave d'Achille ; Achille n'étoit que son maître. Il pleure moins de ce qu'elle lui est ravie, que de ce qu'on a osé la lui ravir. Les amants de Pénélope ne sont que de vils parasites, plus occupés du soin de vivre aux dépens d'Ulysse, que du soin de le remplacer.

Si l'on passe à des temps postérieurs, on verra les Grecs devenir plus polis, sans en devenir plus galants. On sait les précautions que prit Lycurgue pour engager les Lacédémoniens à faire attention à leurs femmes. On parle aussi, il est vrai, de l'ascendant que prirent ces femmes sur leurs maris ; mais elles dûrent cet ascendant à leur adresse bien plus qu'à leur beauté. Nourries dans l'intérieur de leur ville, occupées de soins peu laborieux, nées sans doute avec cette souplesse d'esprit qui semble avoir toujours été le partage de leur sexe, elles avoient bien de l'avantage sur des hommes qui ne savoient que se battre ou cultiver la terre. Tout peuple agreste & belliqueux est facile à gouverner. C'est le coursier sauvage à qui l'on parvient

à mettre la selle sur le dos, en le flattant avec la main.

Les Athéniens, avec des mœurs plus douces que celles des Spartiates, se montrerent moins dociles; jamais leurs femmes ne les gouvernerent. Elles-mêmes vivoient très-retirées, ne se mêloient de rien, n'influoient sur rien. L'usage les reléguoit au sein de leurs maisons; mais ce n'étoit point la jalousie qui avoit dicté cet usage, c'étoit la politique. Les citoyens d'Athenes craignoient moins que leurs femmes n'intriguassent en amour qu'en affaires. Ils étoient moins jaloux à titre de maris qu'à titre de républicains. La galanterie étoit si rare parmi eux, qu'Alcibiade, né galant, y parut comme un phénomene. L'histoire a daigné perpétuer le souvenir de ses bonnes fortunes. Alcibiade, né dans Paris, n'eût fait qu'accroître le nombre de nos Merveilleux.

On vit, cependant, certains Poetes Grecs consacrer à l'Amour quelques-uns de leurs chants. Anacréon s'en avisa à soixante ans passés. Mais ses vers ne chantent guere moins la débauche que l'amour; Bathyle y est trop souvent le rival de Lycoris. On sait aussi que Sapho ne chanta Phaon que très tard, & on l'accuse d'avoir loué plus d'une fois l'amour à contre-sens.

Les premiers Romains, presque aussi austeres dans leurs usages que les anciens Spartiates, furent comme eux gouvernés par leurs femmes. La même cause y contribua. A cela près, ces mêmes Romains ne regardoient leurs femmes que comme une possession dont ils devoient compte à la République. C'étoit un champ qu'ils n'acquéroient que dans l'intention de le rendre fertile; & lorsque l'âge du possesseur s'opposoit à ses intentions patriotiques, il ne faisoit nulle difficulté de transmettre ses droits à quelque autre citoyen plus propre que lui à remplir le vœu national.

Ce fut chez les Orientaux, que naquit le Roman, comme ils avoient vu naître la fable. Esope, Lockman, Pilpai, ces trois inventeurs de l'Apologue, furent tous trois Asiatiques. Ils mirent la morale en action, & choisirent communément des animaux pour acteurs. D'autres Moralistes, qui vinrent après, y substituerent des hommes; car il est à présumer que les premiers Romans n'étoient que des fictions morales. Mais on sait combien les Orientaux furent toujours enclins à l'amour; ils ne tarderent point à faire de cette passion la base de leurs écrits. Dès lors, entre autres productions de ce genre, on vit éclore les fables miléfiennes. Ces fa-

bles n'étoient autre chose que des Romans très-passionnés, souvent même très-dissolus, & dont les mœurs des Ioniens avoient fourni le canevas. Ils furent ensuite traduits par les Grecs. Ce sont les premieres traces de Romans qu'on apperçoive chez cette nation. Elle ne paroît même en avoir produit que depuis le regne d'Alexandre. Les conquêtes de ce Prince rompirent la barriere qui séparoit deux nations rivales, les Perses & les Grecs. Les vainqueurs donnerent quelques loix aux vaincus, & reçurent d'eux, en échange, quelques usages, quelques vices même, toujours plus prompts à s'accréditer que les loix les mieux affermies.

Celles des Grecs ne l'étoient pas assez pour se maintenir long-temps chez les Perses. La division de l'Empire suivit de près la mort d'Alexandre. La plupart de ses Capitaines devinrent Souverains. Il ne resta aux Grecs de cette conquête si brillante que le souvenir de l'avoir faite, & l'avantage de savoir écrire des Romans.

Ils paroissent avoir cultivé avec soin cette nouvelle acquisition; disons même avec plus de soin que de succès. Ils négligeoient trop l'art & la méthode. Ce ne fut qu'au bout de quelques siecles qu'on vit éclore un Roman aussi régulier dans sa forme qu'intéressant par ses

détails. C'eſt celui de *Théagene* & *Chariclée* ; ouvrage d'Héliodore, Evêque de Tricca en Theſſalie. On dit qu'il aima mieux renoncer à ſon évêché qu'à ſon Roman. Cela voudroit dire qu'il eſtimoit moins un évêché qu'un bon ouvrage ; & ſans doute que le ſacrifice d'un bon ouvrage doit coûter à ſon auteur. On voit pourtant aujourd'hui certains Eccléſiaſtiques ſe ſignaler par des ſacrifices beaucoup plus grands ; ils s'expoſent à faire de mauvais ouvrages dans l'eſpérance d'obtenir une petite chapelle.

Revenons aux Romanciers Grecs, ou du moins à ceux qui ont écrit dans cette langue. On remarqua dans le temps, & l'on a reproduit parmi nous, le Roman d'*Iſmene & Iſménias*, celui de *Daphnis & Chloé*. Le premier eſt communément attribué à Euſtathe, Commentateur d'Homere ; le ſecond à Longus, qu'on peut regarder comme l'inventeur des Paſtorales. Ces deux Romans ne valent point celui d'Héliodore. Cependant ils ont été utiles à notre ſcene lyrique par le parti ingénieux qu'a ſu en tirer un de nos plus agréables Poetes modernes (*).

L'auſtérité Romaine, qui d'abord avoit ſemblé devoir proſcrire de ſon ſein le genre des Romans, ne les en exclut pas pour tou-

(*) M. Laujon.

jours. On traduifit à Rome les fables miléfiennes prefque en même temps qu'on les traduifoit dans la Grece. Les Romains les portoient avec eux à la guerre, & le Général des Parthes qui défit Graffus, trouva ces fables dans la malle du Général Romain.

On compte même parmi les Romanciers de cette capitale du monde, beaucoup de fes principaux perfonnages : des Préteurs, des Pro-Confuls, des Confuls, & même des Empereurs. Clodius Albinus, qui difputa l'empire contre Sévere, & qui fut tué par lui, étoit l'auteur d'un Roman dont le vainqueur fit la critique en plein Sénat.

J'ignore fi l'ouvrage de Pétrone eft un Roman, ou fi c'eft uniquement une Satyre. Ce pourroit être une Sybaritide ; car les Sybarites avoient auffi, à l'exemple des Miléfiens, cultivé un genre de fables obfcenes. Ce genre étoit bien digne d'être né parmi eux, mais étoit-il bien digne qu'un Conful Romain le fit renaître ? fi pourtant le Pétrone en queftion fut jamais Conful.

Apulée, qui fe difoit Philofophe, a prouvé par fon *Ane d'or*, qu'il méritoit le titre de Philofophe cynique. A cela près, cet ouvrage a le mérite qui lui eft propre. Il offre d'ailleurs quelques Epifodes intéreffants. Tel eft celui de *Pfyché*, imité depuis & embelli

par notre ingénieux la Fontaine, qui embellit tout ce qu'il imite. C'eſt ce même ouvrage que M. l'Abbé Aubert a mis agréablement en vers depuis quelques années. On n'a point manqué de crier à l'attentat : mais ce n'eſt pas plus attenter à la gloire de la Fontaine, qu'un bon Muſicien qui mettroit en muſique les Cantates de Rouſſeau, n'attenteroit à la gloire de ce Poete.

La décadence de l'Empire Romain & de l'Empire Grec entraîna celle des Romans, comme la chûte d'un édifice cauſe la ruine des ornements légers qui l'embelliſſoient. Les barbares, qui inonderent les différentes provinces de l'Empire, y porterent leurs uſages, leurs productions, leur génie. Ils avoient, comme d'autres, leurs Poetes & leurs Romanciers qui ſe croyoient Hiſtoriens. Les Arabes, qui, dans tous les temps, avoient cultivé la Poéſie & leur imagination, répandirent leurs productions romaneſques dans les contrées de l'Aſie & de l'Afrique qu'ils avoient ſubjuguées. Ils les porterent depuis en Eſpagne qu'ils ſubjuguerent également. C'eſt à eux que les Eſpagnols furent, dit-on, redevables de l'art d'écrire des Romans. Ils firent un prompt uſage de cette découverte, & leur imagination, naturellement exaltée, enfanta ſur-tout un nombre prodigieux de

Romans

Romans de chevalerie ; tels , entre autres , que l'*Amadis de Gaule* , attribué par quelques-uns à Sainte Thérese , *Dom Bellianis* , le *Miroir de Chevalerie* , *Tirant le Blanc* , & *Palmerin d'Angleterre*. Ce dernier passe pour être l'ouvrage d'un Roi de Portugal , & l'on fait l'éloge que Michel Cervantes en fait faire par le Curé & Barbier du village de Dom Quichotte. Ce Michel Cervantes fit un Romain admirable , dans la seule intention de se moquer de tous les autres. Il fit , tout à la fois preuve de beaucoup de jugement & de beaucoup de génie. Ce livre eut deux sortes de succès également rares ; il corrigea l'abus que l'Auteur avoit censuré , & ne trouva lui-même aucuns censeurs.

On a prétendu que nous tenions de l'Espagne l'invention des Romans , comme elle-même la tenoit des Arabes. C'est peut-être une double erreur. On pourroit soutenir , avec plus de vraisemblance , que l'Espagne nous doit ses premiers Romans ; & l'on peut avancer avec certitude qu'on faisoit des Romans parmi nous avant qu'aucun Espagnol eût encore essayé d'en faire. Il seroit donc possible qu'elle nous dût le genre qu'on prétend que nous lui devons. Au moins ne doit-on pas regarder comme copiste celui qui, vu la date de son invention , a pu servir de modele.

C'eſt un avantage que ne nous diſpute point l'Italie, elle qui eut toujours tant de penchant à tout diſputer. Un de ſes Ecrivains les plus verſés dans la littérature ancienne & moderne, Giraldi, avoue que l'Italie eſt redevable aux Français de ſa poéſie & de l'invention des Romans. Il paroît de plus perſuadé que l'Eſpagne leur doit les mêmes découvertes. Ce furent, en effet nos Troubadours Provençaux qui inſtituerent le genre de poéſie perfectionné depuis eux, mais adopté chez la plupart de nos voiſins. Leurs fabliaux étoient des Romans en vers rimés, écrits en langue Romance, langue bien défectueuſe, & qui pourtant a produit la nôtre, comme la terre produit l'or, & l'épine la roſe.

Les Anglois eurent de très-bonne heure des Chevaliers & des Romans de chevalerie. Théléſin, qui vivoit ſous le Roi Artus, & Melkin, qui vécut quelque temps après, célébrerent tous les deux les faits merveilleux de ce Monarque & des Héros de la table ronde. Les Anglois n'eurent point de Michel Cervantes qui corrigeât leurs Romanciers de ces inventions giganteſques; mais ceux-ci eurent le mérite de ſe corriger eux-mêmes: ce ne fut, il eſt vrai, qu'à l'aide du temps qui, à la longue, rectifie le goût quand il

ne le corrompt pas. Le Roman est peut-être aujourd'hui le genre de littérature que les Anglois cultivent le plus avantageusement. Il est devenu entre leurs mains une production utile, ingénieuse, souvent même une production raisonnable. Paméla, Clarice, Grandisson, &c. sont des cours de morale pratique à l'usage de tous les états : on y voit figurer des acteurs de toute condition, c'est-à-dire que nul rang n'y est dédaigné ; motif d'intérêt d'autant plus sûr, qu'il rapproche du plus grand nombre des Lecteurs les personnages qui doivent les intéresser. C'est un secret que nos Romanciers Français ignorerent, ou dédaignerent trop long-temps. Nous avions, il est vrai, le Roman comique de Scaron, & le Roman bourgeois de Furetiere ; nous avions même le Gilblas de le Sage : mais tous ces Romans peignoient des ridicules, sans attaquer les vices, sans même nous faire bien appercevoir le danger de certaines passions, sans inspirer aucun sentiment louable. On sait qu'un Roman ne doit pas être un sermon ; qu'il ne doit rien présenter d'austere, ou du moins qu'il ne doit mettre à l'écart l'enveloppe de l'austérité : mais le vase entouré de miel doit offrir un tempérament le plus délicat un breuvage salutaire. S'il ne renferme que du miel, il pourra ne

faire qu'affadir celui qu'on prétendoit soulager.

Voilà l'heureux expédient dont se servent les bons Romanciers Anglois. Leurs ouvrages sont traduits dans notre langue, & chacun de nous a pu les juger au moins d'après la traduction. Cependant, il faut l'avouer, il y aura toujours entre l'original & la version la différence des deux langues, celui des deux auteurs, & même entre le caractere des deux nations. Quelquefois la traduction n'atteint pas à l'original, quelquefois elle le rectifie. C'est ce qui arrive sur-tout à l'égard du plan. Le génie Anglois est un coursier fougueux, mais indompté : il franchit souvent la carriere lorsqu'il ne faudroit que fournir ; & s'il se retrouve quelquefois au but, on ignore trop souvent par quelle route il y est arrivé.

Quoi qu'il en soit, les Anglois se croient inventeurs du Roman pour leur propre compte. Ils le regardent comme un fruit né dans leur climat ; fruit d'abord un peu sauvage, & que le temps & la culture ont amélioré. Nous avons à cet égard les mêmes prétentions, & nous y joignons une foule de titres qui les appuient. J'ai déja parlé de nos Troubadours Provençaux : chaque province de France eut bientôt les siens. La *science*

gaie (c'eſt ainſi qu'ils déſignoient leur profeſſion) devint bientôt la ſeule qu'on pratiquât chez nos bons aïeux. Il en réſulta une foule de productions que le temps n'a pas toutes reſpectées, mais dont il exiſte encore un bon nombre dans la poudre de nos grandes bibliotheques. C'eſt dans cette pouſſiere, que Bocace a trouvé plus d'un diamant ; il a puiſé la plupart de ſes nouvelles dans nos anciens fabliaux, qui étoient eux-mêmes des eſpeces de Romans en vers. Ainſi, lorſque la Fontaine a puiſé à ſon tour chez Bocace, il n'a fait que reprendre à l'Italie ce que celui-ci avoit emprunté à la France.

Mais le plus ancien de nos Romans, proprement dits, paroît être celui qu'on attribue à Turpin, Archevêque de Rheims & neveu de Charlemagne. Les faits de ce Monarque n'y ſont pas moins exagéré que ceux d'Hercule ne le furent par les Grecs. Ce livre fut la ſource où puiſerent, depuis, preſque tous les anciens Poetes ou Romanciers qui prirent Charlemagne pour leur héros. Là ſont décrits fort longuement les exploits ſurnaturels des Roland, des Renaud, & de tant d'autres fameux perſonnages dont l'hiſtoire fait à peine mention. Ils furent même célébrés par deux Princes, l'un fils du Roi de Friſe, l'autre ſon propre parent.

Le goût des Romans de chevalerie se soutint & parut même s'accroître pendant plusieurs siecles. Le onzieme vit éclore, entre autres productions de ce genre, *Tristan*, *Lancelot du Lac*, *Artus*, *Merlin*, *Perceval*, *Perceforêt*, la déplorable histoire d'*André de France qui mourut par trop aimer celle qu'il n'avoit jamais vue*, &c. Il faut rapporter à-peu-près à ce même temps une partie des historiettes qui composent ce qu'on nomme parmi nous la *Bibliotheque bleue*. C'est un dépôt de l'esprit qui regnoit dans ces siecles reculés. Il est bon toutefois d'observer que les Normands composerent quelques-uns de ces écrits, tels, entre autres que *Richard sans peur*, & *Robert le Diable*. Ce Robert le Diable n'est autre chose que Robert Courte-cuisse, fils de Guillaume le Conquérant, le même qui fit la guerre à son pere dans l'espérance de lui succéder avant qu'il mourût.

On sait quel rôle les Fées & les Enchanteurs jouoient dans tous les Romans de Chevalerie. On les y souffroit d'autant plus volontiers, qu'on ne doutoit presque pas de leur existence ; & lorsqu'on s'avisa d'en douter, on les chercha encore dans les fictions, pour ne pas tout perdre à la fois.

Ce goût du merveilleux fut commun à presque toutes les nations ; toutes ont eu leurs

Magiciens, leurs Devins, leurs Oracles. Depuis on décora les premiers du beau titre d'Enchanteurs, titre que le vulgaire a réduit par la fuite à celui de Sorcier. Quant à la Féerie, elle femble avoir pris naiffance dans nos climats. Nos Fées ont une phyfionomie différente de celle des Magiciennes de l'antiquité. Celles-ci fe reffembloient à-peu-près toutes; leur pouvoir étoit le même, leur caractere également mouvais, & elles n'ufoient guere du premier que pour fatisfaire le fecond. Au moins parmi nos Fées en trouvoit-on de bienfaifantes. Si quelques-unes perfécutent les amants, d'autres les partagent. Circé & Médée, au contraire n'agiffoient que pour elles-mêmes. Elles prodiguent les bienfaits à qui fait leur plaire; elles prodiguent les crimes pour fe venger de qui les offenfe.

Il paroît même que les Fées ont toujours eu plus de crédit en France que les Enchanteurs. Le vulgaire de certains cantons croit encore à l'exiftence de notre Mézuline. On y montre des châteaux qu'elle a bâtis, & où elle daigne reparoître de temps à autre fous différentes formes. Qui a pu établir fi exclufivement en France l'opinion de la Féerie? Qui l'a pu? la même caufe qui a fait éclore ailleurs tant d'autres opinions ridicules. Nous

avons cru aux Fées comme les Hongrais croient aux Vampires, sans avoir jamais des deux parts vérifié le motif d'une telle croyance.

D'ailleurs la Féerie a pu nous être transmise par une espece de tradition. Les femmes jouerent dans tous les temps un très-grand rôle parmi nous. On sait quel ascendant elles avoient sur nos bons aïeux les Gaulois & les Germains, beaucoup plus galants que ceux qui les traitoient de barbares. Les Germains croyoient qu'une jeune fille participoit encore à l'essence de la Divinité. Les Gaulois avoient des Druidesses à qui les prodiges ne coûtoient rien : elles prédisoient l'avenir, fomentoient & dissipoient les orages, excitoient & conjuroient les tempêtes. De graves Historiens nous attestent ces faits, & il en faut souvent moins pour séduire la crédulité humaine.

On sait aussi qu'il y eut chez les Gaulois des demi-Déesses Forestieres, qui communiquoient volontiers avec les humains, & qui avoient des fortes raisons pour ne pas les fuir. On les nommoit les *Meres* ou les *Lamies*. Elles ne pouvoient acquérir l'immortalité qu'en cédant aux désirs de quelque mortel. Toutes, vraisemblablement, y cédoient ou n'épargnoient rien pour les faire naître. De

ces Déesses communicatives nous vinrent peut-être les Fées, qui passoient elles-mêmes pour n'être point trop sauvages. Qui sait même s'il n'étoit pas de l'essence d'une Fée, comme de celle des Lamies, d'être foible au moins une fois. De-là tous ces amants enlevés & séquestrés. Le cas étoit pressant & le motif excusable ; supposé toutefois qu'en aucun cas une Fée eût besoin d'excuse.

Cette conjecture est appuyée du suffrage d'un Ecrivain aussi exact, aussi actif dans ses recherches, qu'habile à les présenter sous un aspect intéressant. Voici ce qu'on lit dans un de ces ouvrages, plein de découvertes utiles & de réflexions piquantes. » A la fin » de la premiere race, il y avoit encore plus » du tiers des Français plongés dans les té- » nebres de l'idolatrie. Ils croyoient qu'à » force de méditations, certaines filles Drui- » desses avoient pénétré dans les secrets de » la Nature ; que par le bien qu'elles avoient » fait dans le monde, elles avoient mérité de » ne point mourir ; qu'elles habitoient au » fond des puits, au bord des torrents, ou » dans les cavernes ; qu'elles avoient le pou- » voir d'accorder aux hommes le don de se » métamorphoser en loups & en toutes sor- » tes d'animaux, & que leur haine ou leur » amitié décidoit du bonheur ou du malheur

» des familles. A certains jours de l'année
» & à la naissance de leurs enfants, ils
» avoient grande attention de dresser une
» table dans une chambre écartée & de la
» couvrir de mets & de bouteilles, avec trois
» couverts & de petits présents, afin d'en-
» gager les *Meres* (c'est ainsi qu'ils appel-
» loient ces puissances subalternes) à les
» honorer de leur visite & à leur être favo-
» rables. Voilà l'origine de nos Contes de
» Fées (*). «

Voici sans doute celle de nos Romans de Chevalerie.

» Les possesseurs des châteaux qu'on avoit
» bâtis de tous côtés pour arrêter les courses
» des Normands, devinrent dans la suite un
» fléau presque aussi funeste que l'avoient été
» ces Pirates. Du haut de leur forteresses,
» ils fondoient sur tout ce qui paroissoit dans
» la plaine, rançonnoient les voyageurs,
» pilloient les marchands, enlevoient les
» femmes si elles étoient jolies : on eût dit
» que le brigandage, le rapt & le viol étoient
» devenus des droits de Seigneur (**).« D'un autre côté, dit Mezerai, quelques Gentilshommes, nés généreux, par un pacte à cou-

(*) Essais historiques sur Paris, par M. de Saint-Foix, tome II, page 94.

(**) Idem, page 144.

rir les provinces pour attaquer & détruire ces sortes d'oppresseurs. *C'est sur cela*, ajoute-t-il *que les Romanciers ont forgé leurs Chevaliers errants, & tant de Monstres & de Géants.*

» Les femmes & les filles, ajoute l'Auteur » des Essais, n'étoient guere en sureté en » passant auprès des abbayes, & les moines » soutenoient l'assaut plutôt que de lâcher » leur proie : s'ils se voyoient trop pressés, » ils apportoient sur la breche les reliques » de quelques Saints : alors il arrivoit pres- » que toujours que les assaillants, saisis de » respect, se retiroient & n'osoient poursui- » vre leur vengeance. Voilà l'origine de ces » enchanteurs, de ces enchantements, & de » ces châteaux enchantés dont il est tant » parle dans ces mêmes Romanciers (*). «

Du temps des anciens Gaulois le Mont-Saint Michel s'appelloit Mont Bellen, parce qu'il étoit consacré à Bellenus, un des quatre grands Dieux qu'adoroit cette nation. » Il y avoit sur ce Mont un college de neuf » Druidesses ; la plus ancienne rendoit des » oracles ; elles vendoient aussi aux Marins » des fleches qui avoient la prétendue vertu » de calmer les orages en les faisant lancer » dans la mer par un jeune homme de vingt- » un ans qui n'avoit point encore perdu sa

(*) Idem.

» virginité. Quand le vaiſſeau étoit arrivé à » bon port, on députoit ce jeune homme » pour porter à ces Druideſſes des pré- » ſents plus ou moins conſidérables ; une » d'entre elles alloit ſe baigner avec lui dans » la mer, & recevoit enſuite les prémices » de ſon adoleſcence, en l'initiant aux plai- » ſirs qu'il avoit juſqu'alors ignorés ; le len- » demain, en s'en retournant, il s'attachoit » ſur les épaules autant de coquilles qu'il » s'étoit initié de fois pendant la nuit (*). « Il ne manque ici qu'un palais, & nous aurons une idée de la maniere dont Renaud occupoit ſon loiſir auprès d'Armide. Les fleurs dont il étoit couvert ſuppléoient, ſans doute, aux coquilles.

Venons à un Roman où la Féerie n'entre pour rien, & qui réunit aſſez complettement la vraiſemblance phyſique & morale. Je parle de l'*Aſtrée*. On vit alors de ſimples Bergers prendre la place des Paladins, ſubſtituer au ton giganteſque le ton du ſentiment, aux événements incroyables, des incidents naturels. On ceſſa d'être émerveillé, mais on ſe trouva ému ; & l'on ſentit enfin que le moyen d'intéreſſer le cœur étoit de ne point trop vouloir étonner l'eſprit. L'imagination brille dans

(*) Idem ; tome V, page 61.

dans ces Romans ; mais elle se promene sans s'égarer. Si l'on trouve quelque langueur dans l'expression des sentiments, il faut se rappelles que les Héros de ce livre sont des personnages paisibles qui ont souvent occasion de se dire les mêmes choses, & qui croient ne se les être jamais assez dites. On trouvera, sans doute, aussi l'ouvrage un peu trop long ; mais il faut avouer que de tous les longs Romans, c'est celui dont l'étendue se fait le moins appercevoir.

J'aurois dû placer avant cette derniere production un autre Roman d'un genre très-opposé, & qui lui est antérieur. C'est le *Pantagruel* de Rabelais. Il est aussi merveilleux par le fond, que tous les Romans qui l'avoient précédé ; mais il offre un ton d'ingénuité, des traits de critique, & même des traits de génie, que nul d'entre eux ne presente. Il paroît même faire la critique de tous ses aînés. C'est du moins ce qui semble être enté dans le plan de l'Auteur, supposé qu'on puisse entrevoir aucun plan dans son ouvrage.

Ce n'est pas sans effort, que le bon goût parvient à s'établir. Le mauvais goût ressemble à ces plantes parasites que le cultivateur ne cesse d'arracher, & qui ne cessent de revenir sans avoir besoin de culture. On ne choisit plus pour Héros de Romans des Pa-

ladins ; mais nos Romanciers firent des Paladins de tous leurs héros. Le commencement du dernier ſiecle vit éclore ces énormes collections d'aventures incroyables, & d'entretiens languiſſants, les *Pharamonds*, les *Cléopâtres*, les *Clélies*, les *Artamenes*, tant d'autres qu'on accueillit alors & qu'on dédaigne aujourd'hui. C'étoient, quant à l'Ordonnance, des eſpeces de Poemes épiques, ſurchargés d'épiſodes; & quant aux détails des deſcriptions exagérées, ou des converſations auſſi inſipides que diffuſes. Celles qui avoient ſi bien réuſſi dans l'Aſtrée, ſéduiſirent les Auteurs de ces nouveaux Romans : ils firent parler Cyrus & Horatius Coclès comme Céladon & Silvandre. Par-là, ils rendirent très-ridicule ce qui avoit paru très-agréable. Il faut pourtant avouer que l'imagination brille dans preſque tous ces ouvrages ; mais c'eſt preſque toujours aux dépens de la vraiſemblance & du goût. L'héroïne ne réſiſte que pour donner à l'auteur le temps de tout dire ; le Héros daigne ſe prêter à ces arrangements ; mais la conſtance du lecteur eſt à bout long-temps avant que la ſienne ſoit récompenſée.

Scarron, qui eut l'art & le goût de tout traveſtir, dut peut-être à la lecture de ces fictions fauſſement ſublimes, l'idée de ſon

Roman Comique. Ses héros ſont bien pris dans la nature : il ne s'éloigne en rien de la vraiſemblance, & pour la premiere fois ſon ſtyle eſt plaiſant ſans être burleſque. En un mot ſuppoſé qu'il n'ait voulu que traveſtir, ce n'eſt pas de ſon côté que ſe trouve la caricature.

Si le même eſprit fit éclore le *Roman Bourgeois*, ce ne fut pas tout-à-fait le même génie ; car, quoi qu'on en puiſſe dire, chaque genre a le ſien. L'ouvrage de Furetiere fut goûté dans ſon temps, & n'eſt point encore mépriſé dans le nôtre. On le met en pendant avec le Roman Comique ; mais c'eſt comme on y met certains tableaux, uniquement parce qu'ils ſont de la même forme au défaut d'être de la même main.

Zaïde & la *Princeſſe de Cleves* ramenerent le Roman à ſon vrai ton ; ſuppoſé même que ce ton eût déja été pris dans aucun Roman. C'eſt la vraiſemblance d'action unie à des ſentiments vrais ; ce ſont des caracteres pris dans la Nature, & une marche tracée avec art, ſans que l'art ſe faſſe trop ſentir. Les uns attribuent ces deux ouvrages à Madame de la Fayette, les autres à Ségrais. Le célebre M. Huet leur ami commun, les attribue uniquement au dernier. Son opinion doit être d'un grand poids & ne peut guere être

combattue. Il eſt poſſible que des motifs particuliers aient engagé Ségrais à faire à Madame de la Fayette le ſacrifice de ces deux productions. En ce cas, il en aura uſé comme ces amants trop généreux qui ſe réunirent pour enrichir ce qu'ils aiment.

Le dernier ſiecle ne vit paroître aucun autre Roman de la force des deux précédents, à moins qu'on ne place le *Télémaque* au nombre de ces ſortes d'ouvrages. Alors il faudroit lui aſſigner une claſſe à part. Quelle autre production romaneſque offrit jamais des détails auſſi brillants joints à des vues auſſi profondes? tant de douceur dans l'expreſſion & tant de force dans des idées? Cet ouvrage ſemble n'avoir été fait que pour les Princes, & l'art de l'auteur a ſu le rendre utile à tous les hommes. Il peut tout à la fois les intéreſſer & les inſtruire.

On vit quelque temps après paroître *Séthos*, autre Roman politique; mais on vit parfaitement auſſi qu'il étoit d'un autre auteur.

Les Romans de Madame Daunoi furent accueillis parce qu'elle ſut y jetter de l'intérêt; à cela près, ils ſont écrits d'un ſtyle un peu trop languiſſant. On lit encore à vingt ans ſon *Hyppolite*, mais il eſt difficile qu'à trente on puiſſe le lire.

Hamilton, dans les *Mémoires du Comte de*

Gramomnt, parois n'avoir écrit qu'un Roman. Il eſt vrai que le caractere de ſon Héros étoit par lui-même très-romaneſque. Ces Mémoires, au ſurplus, doivent ſervir de modele quant au ſtyle. Par-tout il eſt rapide, léger, ſaillant, pittoreſque : nulle entrave, nul embarras. Hamilton, quoiqu'étrauger, manioit notre langue avec une facilité bien rare juſqu'alors. Il en devina le génie dans ſon genre, comme Prſcal & la Bruyere l'avoient deviné dans des genres différents.

Un autre Ecrivain, non moins bel eſprit que le précédent, mit dans ſes productions peut-être encore plus de véritable eſprit. C'eſt l'ingénieux le Sage. Son *Diable Boiteux* eſt un des meilleurs Vaudevilles en proſe qu'on ait jamais faits. Vivacité d'expreſſion, tableaux raccourcis, mais ſaillants, critique égayée par l'épigrame, portraits dont on croyoit pouvoir faire l'application : tels furent les cauſes du ſingulier ſuccès de ce Roman, Il a depuis perdu l'à-propos, &, par la même raiſon, une partie de ſes lecteurs. C'eſt le ſort de tout ce qui n'eſt que Vaudeville. *Gilblas*, dont l'objet eſt plus général, intéreſſe aujourd'hui plus univerſellement. Il joint au mérite de la narration celui d'une morale aſſaiſonnée, & d'un ſtyle qui dit beaucoup plus qu'il ne ſemble dire : c'eſt un

de ces écrits qu'on ne doit point lire trop rapidement. Ce fut pourtant ce qui arriva. On lut un auteur qui donne beaucoup à penser, comme on en lit tant d'autres qui disent fastidieusement tout ce qu'ils pensent. Dès lors on ne lui rendit point assez de justice. La Fontaine eut long-temps le même sort. L'écrivain qui charme d'abord la multitude est rarement un homme supérieur. Il en est de ce dernier à-peu-près comme des Grands qui ne doivent être jugés que par leurs Pairs.

Le Sage avoit très-bien reconnu & le génie de sa langue & les différents caracteres qui circulent dans la société. Vint un autre scrutateur qui parut faire dans le cœur humain de nouvelles découvertes. Il en développa tous les replis, il en épia tous les mouvements. Il s'attacha moins à décrire les sentiments connus, qu'à distinguer les nuances peu connues qui les modifient. Ses perceptions sont quelquefois si subtiles que pour voir comme lui il faut y regarder de bien près. Souvent même on est réduit à l'en croire sur sa parole, tant les objets qu'il nous indique sont impalpables & déliés. M. de Marivaux, enfin, eut une maniere de voir à lui, & une maniere d'écrire qui répondoit à sa maniere de voir. On ne doit point imiter son style, ni peut-être le blâmer. C'étoit le sien. On sait que celui de chaque peintre ne

ſe reſſemble pas. L'albâne mettoit plus de petits détails dans ſes tableaux que Michel-Ange dans les ſiens, & tous deux ont rempli leur objet. M. de Mariveaux a eu le même avantage dans la *Payſan parvenu* & dans *Marianne*. C'eſt dommage que le défaut de concluſion nous empêche de juger s'il auroit auſſi bien terminé le plan de ces deux ouvrages.

L'Auteur des *Egarements du cœur & de l'eſprit* nous laiſſe les mêmes regrets. Au reſte, il a prouvé par d'autres écrits, qu'un dénouement ne l'embarraſſoit pas. L'ouvrage dont nous parlons maintenant ſuffiroit ſeul pour établir la réputation d'un Ecrivain. Le ton & les uſages du grand monde, les travers & les foibleſſes du cœur humain y ſont décrits avec cette ſureté d'expreſſion qui atteſte la reſſemblance des portraits. Les Lettres de la *Marquiſe de* . . . . nous détaillent les effets d'une paſſion très-vive, & très-vivement peinte. Celles d'une *Ducheſſe à un Duc* ſont d'un genre plus tempéré. On demandera, peut-être, pourquoi la Marquiſe eſt ſi foible dès le début de ſon Roman, & pourquoi la Ducheſſe eſt ſi forte même en terminant le ſien? On répondra que l'Auteur l'a voulu ainſi; que ces ſortes de contraſtes ne ſont point ſans exemple, & qu'un Auteur de Romans eſt à l'abri du reproche lorſqu'il ne

hasarde que ce qui est possible. D'ailleurs M. de Crébillon a su encore se faire lire lors même qu'il a choqué & voulu choquer toute vraisemblance.

Les *Confessions du Comte de ....* par feu M. du Clos, de l'Académie Françoise, furent contemporaines des *Egarements du cœur & de l'esprit.* La maniere des deux Auteurs n'est pas la même. Celle de M. du Clos est plus heurtée : il détaille moins que ne fait M. de Crébillon. Le fond des deux ouvrages differe aussi à bien des égards. On dit, toutefois, que l'Auteur des *Confessions* enleva à celui des *Egarements* le seul dénouement qui convînt à son ouvrage. Ce ne peut être que l'effet d'une rencontre ; mais elle est malheureuse pour l'Ecrivain qu'on a prévenu.

La raison pour marcher n'a souvent qu'une voie(*).

A-peu-près dans le même temps, un autre Ecrivain donnoit à ses fictions & plus d'étendue, & un aspect beaucoup plus grave. M. l'Abbé Prévost écrivoit ses Romans à-peu-près comme on doit écrire l'histoire. Son style, quoiqu'en général assez pur, n'a point cette couleur assez vive & fraîche qu'exigent les ouvrages d'imagination. Le sombre de ses tableaux en fait presque l'intérêt. Son

(*) Boileau, *Art poétique.*

imagination lugubre épuise dans ses Romans tous les ressorts de la Tragédie. Les poignards, les cavernes, les tombeaux, les bûchers, tout, juqu'à l'anthropophagie, sert d'aliment ou de base à ses fictions. Il tourmente ses lecteurs à force de vouloir les intéresser. On peut, d'ailleurs, lui reprocher des réflexions trop fréquentes, & sur-tout, d'avoir plutôt l'air de disserter que de réfléchir. Quoi qu'il en soit, il est assez rare que cet Auteur ennuie, & c'est une assez bonne réponse à faire aux meilleures critiques. Sa *Manon Lescaut* en est une encore plus efficace. On peut dire qu'il a traité fort heureusement un sujet qu'il n'eût peut-être point fallu traiter.

Il parut dans le même temps, & même quelque temps après, d'autres fictions plus piquantes que scrupuleuses. Ce sont de ces peintures qui tiennent leur place dans les cabinets, mais qu'on a soin de couvrir d'un rideau. Par là on les dérobe à certains regards; mais on tire soi-même de tems à autre le rideau qui les couvre.

L'Éditeur des Lettres Persanes veut qu'on les envisage comme un Roman. Ce n'est pas du moins un Roman fort d'intrigue. Le grand mérite de cet ouvrage consiste dans les fines observations de Riçca, & dans les profonds

raiſonnements d'Usbec. On peut, ſans doute répondre aux raiſonnements de l'un comme aux obſervations de l'autre. Chaque Auteur a ſa maniere de voir, & M. de Monteſquieu avoit la ſienne, ſouvent même très-ſyſtématique. Il a mis dans ſes Lettres Perſanes le germe de preſque tous ſes autres écrits. Ce ſont les Cartons d'un grand Peintre, & j'ai vu quelques amateurs qui préféroient ces mêmes cartons à la grande machine.

Les Lettres Turques, par M. de Saint Foix, annoncent, comme tous ſes autres écrits, l'Auteur qui ſait bien écrire & bien voir. La politique de Nédim Coggia eſt moins compliquée que celle d'Usbec; mais ſes vues ne ſont pas moins morales, & n'en deviennent que plus utiles. D'ailleurs, on trouve dans pluſieurs des lettres de Roſalide cet intérêt du cœur qui, dans tous les cas, facilite les leçons qu'on veut donner à l'eſprit.

Un Auteur diſtingué (*) a ſu entremêler à des écrits ſolides & ſérieux quelques productions d'un genre léger & agréable. Telles ſont les *Lettres d'Oſman*, le *Palais du Silence*. &c; peintures fines & enjouées d'une foule de travers, qu'il eſt plus facile de bien peindre que de corriger.

Le goût des Romans en forme de lettres ne

(*) M. le Chevalier d'Arcq.

tarda point à devenir général. On diſtingua dans ce nombre les *Lettres d'une Peruvienne*, ouvrage d'une Dame Françoiſe (*) qui avoit cultivé avantageuſement ſa langue. On peut cependant reprocher à ſon ſtyle un peu de langueur, d'afféterie & de précieux; mais il offre auſſi quelquefois le véritable langage du ſentiment.

On ne me pardonneroit point d'oublier la *Nouvelle Héloïſe*, autre Roman écrit en forme de Lettres. Cette nouvelle Héloïſe n'a de commun avec l'ancienne, que d'aimer comme elle ſon précepteur & d'en être aimée. On ne décidera point laquelle des deux céda le plus promptement; mais ſi l'ancienne fit auſſi peu de réſiſtance que la nouvelle, on peut dire que ces deux Héroïnes furent d'aſſez bonne compoſition. Ce n'eſt pas, il eſt vrai, choquer la vraiſemblance phyſique; mais la gradation morale eſt-elle bien obſervée? eſt-ce reſpecter ſuffiſamment cette décence de convention ſi facile à obſerver, au moins dans un Roman? D'ailleurs celui-ci affiche l'inſtruction. L'Auteur le deſtine à l'édification des meres, & il ajoute que toute fille eſt perdue ſi elle en lit ſeulement quatre pages. Certainement la plupart l'auront lu tout entier. Que de filles perdues! Hé! pourquoi les ex-

(*) Madame de Grafigny.

poser à un péril aussi éminent ? Qu'est-ce qu'un livre qu'une mere doit toujours tenir sous la clef, & qu'elle ne peut lire sans s'y mettre elle-même ? Passons. Voilà Julie séduite & bientôt après mariée : l'ancienne Héloïse ne se maria point, quoique son amant fût perdu pour elle. Ce n'est pas tout : l'époux de Julie est instruit d'avance de sa foiblesse. Il n'en témoigne rien ni avant, ni même long-temps après la conclusion. Il fait plus, il reçoit dans sa maison cet ancien amant de sa femme ; il s'absente même & les laisse tous deux exposés à des combats qui pouvoient finir par une défaite. Heureusement l'épouse est plus forte que l'époux n'est prudent : & Julie meurt tout à propos pour esquiver de nouvelles épreuves. Elle écrit, ayant la mort dans le sein, une lettre fort longue à S. Preux, pour lui apprendre qu'elle l'a toujours aimé, qu'elle l'aime encore, qu'elle meurt en l'aimant. Qui le croiroit ? c'est encore le mari de Julie qui fait parvenir cette lettre à son Rival. Un tel caractere est d'une espece rare. Aussi l'Auteur a-t-il été le puiser dans les glaces du Nord.

Avec tous ces défauts dans la texture, ce Roman est quelquefois un modele d'expression ; mais c'est quand les deux amants parlent d'amour, & malheureusement ils parlent

lent bien souvent d'autre chose. De longues dissertations viennent trop fréquemment intercepter l'intérêt. Toutes cependant auroient leur prix si elles étoient moins déplacées. J'en excepte les plaisanteries sur notre opéra, qui ne peuvent être placées nulle part.

M. de Voltaire, qui n'a dédaigné aucun genre de littérature, a bien voulu nous donner aussi quelques Romans. Son *Zadigue*, entre autres, est tout philosophique, mais jamais la Philosophie ne se fit voir accompagnée de tant de graces.

On a vu plus d'une fois le beau sexe disputer au nôtre quelques palmes littéraires. Toutes ne semblent pas faites pour lui ; mais il peut au moins prétendre à quelques-unes. Celle du Roman est sur-tout de ce nombre. L'amour fait la base de ces sortes d'ouvrages, & celles qui le font naître semblent devoir être propres à le décrire. C'est ce qui a réussi à plusieurs de nos Dames Françoises, & ces preuves se renouvellent de temps à autre. On a fait un juste accueil aux productions de Madame Ricoboni, à la délicatesse de style & à l'onction de sentment qui les caractérisent. Le *Danger des liaisons* (*), les *Lettres du Marquis de Roselle* (**), quel-

(*) Par Madame la Marquise de S. Aubin.

(**) Par Madame Elie de Beaumont.

ques autres écrits de ce genre, prouvent que notre siecle a ses La Fayette, auxquelles même on ne dispute point les ouvrages qui peuvent leur mériter ce titre.

Quelques Ecrivains de nos jours, la plupart même encore jeunes, ont produit des Romans très-bien accueillis du Public. Si je ne les détaille point, c'est uniquement pour éviter la multiplicité des détails.

Je n'ai pas compris dans ce Discours le genre du Conte; autrement je n'eusse oublié ni ceux de la Reine de Navarre, ni ceux de Madame Daunoi, encore moins ceux d'Hamilthon; encore moins ceux de M. Marmontel, &c. Je réserve ce que j'en aurois dit pour un autre Discours qui sera placé à la tête d'une nouvelle édition que l'on prépare de mes Contes, en quatre volumes. Elle sera ornée de tous les accessoires que l'usage autorise; usage que je trouve établi, & que je crois enfin devoir suivre, par la même raison qui oblige d'en suivre tant d'autres.

Bornons-nous aux détails précédents sur le genre romanesque, & ajoutons ici quelques réflexions sur ce même genre.

Le célebre M. Huet, Evêque d'Avranches, l'homme le plus érudit de son siecle, & homme de goût malgré cette érudition; cet Evêque, dis-je, n'a point dédaigné d'écrire

ſur les Romans. On a de lui un petit Traité ſur leur origine. Il y condamne les abus de ces ſortes de productions ; mais il avoue qu'elles pourroient devenir auſſi utiles, qu'elles ſont par elles-mêmes agréables. Qui pourroit en effet s'y oppoſer ? La peinture des paſſions eſt ſéduiſante ; mais parce qu'une femme a des attraits, lui ſera-t-il défendu de ſe faire peindre ? N'expoſez aux regards que ce que l'uſage permet d'y expoſer, & ne craignez point de multiplier les portraits.

Un Eccléſiaſtique de nos jours prit la peine, il y a quelques années, d'enfanter contre les Romans un gros ſermon en forme de Dialogues. Il ne fait grace à aucun de nos Romans, pas même au *Télémaque*. Il n'approuve, il ne tolere que les ouvrages ſolides. Mais qu'entend-il par un ouvrage ſolide ? L'hiſtoire eſt de ce nombre ſans doute ? Hé bien ! l'hiſtoire eſt ſouvent obligée de retracer la peinture des paſſions & même des plus grands déſordres. Ce qui ſeroit permis au Romancier de taire, l'Hiſtorien eſt obligé de le dire. Il eſt infidele s'il déguiſe & même s'il pallie certains faits ; & s'il les ſupprime, il n'eſt plus Hiſtorien.

Il faut donc ſupprimer auſſi tous ces grands ouvrages deſtinés par leur ſuprême mérite à ſe perpétuer auſſi long-temps que les ſiecles ?

Virgile aura vainement déployé toutes les richesses du talent & du génie dans son *Enéide*; il faut en écarter l'épisode de Didon, & même l'amour un peu froid de Lavinie. Il faut envoyer le Tasse dans le désert d'Armide; exiler Chimene & Camille, malgré le respect dû à Corneille; brûler presque tous les chefs-d'œuvre de Racine; se bien garder de voir ni d'entendre Zaïre, &c. &c. Voilà où nous emporte un faux enthousiasme. Une these générale est toujours défectueuse lorsqu'elle n'admet point d'exceptions.

J'ignore si ce fut la beauté de certaines images qui détermina l'Empereur Léon l'Isaurien à se faire Iconoclaste (*). En tout cas, il fut condamné comme hérétique.

Le Roman n'est donc pas toujours dangereux: ajoutons même qu'il pourroit devenir très-utile. S'il peint les passions, il peut aussi apprendre à les régler. M. l'Abbé J.... veut-il qu'aucun de nous ne lise la Bible, sous prétexte qu'il y est parlé du double enlevement de Sara, des amours de Jacob & de Rachel, des emportements de la femme de Putiphar, de l'expédient dont userent les filles de Lot & la Bru de Juda, de l'infâme brutalité des Benjamites, des adulteres de

(*) On sait que les Iconoclastres rejettoient le culte des Images.

David, & de l'inceste de son fils Amnon? Voilà certainement des passions fortes dans leur principe, & la plupart terribles dans leurs effets. Le récit en est-il contagieux? Je prévois la réponse de M. l'Abbé, & cette réponse devient aussi la mienne.

Je ne prétends pas, toutefois, justifier quelques-unes de nos productions romanesques. Ce ne sont, il est vrai, que des jeux de l'esprit, mais des jeux très-abusifs. Il en est aussi beaucoup d'autres qui ne peuvent produire ni bien ni mal; ils ressemblent à ces jeux de commerce qui aident à passer le temps lorsqu'on n'est pas à même de l'employer.

Mais, dira-t.on (& on l'a même déja dit), les *Artamenes*, les *Clélies*, les *Cassandres*, ne servent qu'à énerver l'esprit & le cœur.

Je répondrai que ces mêmes Romans sont aujourd'hui si peu lus, qu'ils renferment le préservatif du mal qu'ils pourroient faire. J'ajouterai que l'amour, tel qu'ils le peignent, est plus propre à rebuter qu'à séduire, & qu'en tout cas, il y auroit peu de danger pour quelques jeunes personnes d'imiter les Héroïnes de ces fictions dans leur amour, si elles les imitoient dans leur résistance.

Les Détracteurs des Romans disent encore que cette lecture nuit à des lectures plus solides; qu'elle en fait perdre le goût à ceux

qui l'avoient, & qu'elle empêche les autres de jamais l'acquérir.

J'ai vu quelques perſonnes qui avouoient, au contraire, que ſans la lecture des Romans elles n'euſſent peut-être jamais lu autre choſe. Il faut traiter l'eſprit comme le corps. La nourriture qui convient à l'enfance n'eſt point celle qu'exige l'âge mûr. C'eſt par des aliments légers qu'on diſpoſe l'eſtomac à recevoir des mets plus ſolides. Cette gradation néceſſaire, quant au phyſique, ne l'eſt pas moins quant au moral. Notre eſprit a auſſi ſon enfance. Il ne faut donc lui offrir que l'aliment qu'elle exige. Il faut, non l'accabler d'abord de nourriture, mais l'accoutumer à ſe nourrir.

Il peut arriver auſſi que, même dans l'âge mûr, l'eſprit ait ſes indigeſtions, ſes dégoûts: rien n'empêche alors qu'il ne prenne quelques doſes de Roman, par régime. Platon, qui étoit un grand Philoſophe, n'a pas dédaigné d'écrire de petits vers amoureux. C'eſt même dans ce qu'il a écrit ſur l'Amour, que la plupart de nos Romanciers ont puiſé leur galante Métaphyſique.

Je vais dire plus encore: le Roman peut devenir un écrit ſolide; mais il ne doit point renoncer au privilege d'être agréable. Cet heureux enſemble a ſes difficultés ſans doute, &

il n'appartient qu'au talent réel de les vaincre.

Le Romancier a sur l'Historien l'avantage de pouvoir conduire le sujet qu'il traite, au lieu que c'est le sujet qui conduit l'Historien. Le premier s'avance & s'arrête où il veut: il est le maître des caracteres & des événements. Qu'il soit vraisemblable, il sera toujours vrai; qu'il plaise, on lui permettra toujours d'instruire. L'Historien est le portraitiste asservi à des traits & à un local donnés; le Romancier est le peintre qui crée le local & les traits qu'il veut rendre. Tout ce qu'il produit est son ouvrage. Il n'en est comptable qu'envers le goût, qu'il faut toujours consulter, & à cette portion de jugement que l'imagination ne doit pas méconnoître.

Que doit donc faire le Romancier? Combiner son sujet de maniere que l'instruction ne nuise point à l'agrément, ni l'agrément à l'instruction. Il doit promener ses Lecteurs, plutôt que paroître les conduire, & eux-mêmes ne doivent point s'appercevoir qu'on les conduit. Un Roman est le verger d'Italie où les fruits se confondent avec les fleurs, où l'on doit cueillir sans effort les uns & les autres, où tout se trouve prêt, sans que rien semble avoir été préparé. Il faut, lorsqu'on

une sphere qui semble être d'abord des plus communes. C'est peut-être ce qui m'a déterminé à les choisir. J'ai vu qu'il pouvoit résulter de cette position des tableaux intéressants, même pour ceux que le sort a placés dans une sphere plus élevée. Il fut, je l'avoue, un temps où le bon Hubert eût bien mal figuré à l'ouverture d'un Roman. Grace aux progrès de la raison, les temps & la maniere de voir sont changés. On sait maintenant qu'il se trouve des hommes dans tous les états, & que nul état ne donne exclusion à la vertu.

J'aurois pu semer dans cet ouvrage (car enfin tout écrit est un ouvrage) plus de digressions qu'il n'en offre; mais j'avoue que je n'y ai pas même placé sans scrupule celles qui s'y trouvent. Je me suis défié du penchant que nous avons tous à étaler des préceptes. J'ai cru qu'il valoit mieux y substituer des exemples, & sauver par l'action le fastidieux du raisonnement.

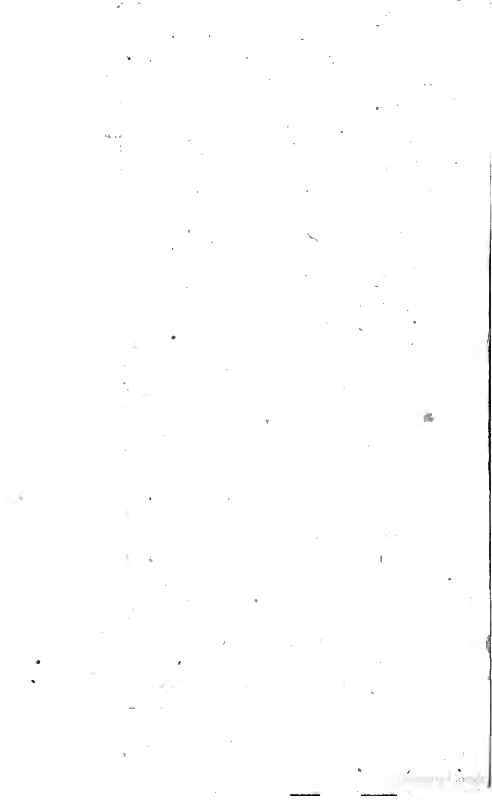
J'ai tâché de soutenir & de nourrir l'intérêt, qui est au Roman ce qu'est le *je ne sai quoi* dans une femme aimable, & j'ai essayé d'y jetter ces détails qui en font la parure; mais je les ai souvent sacrifiés au mouvement de l'action : il ne faut point que la parure d'une femme l'embarrasse.

vant ſes concitoyens tous les ſecrets de ſon art, & tout l'art qu'il falloit employer pour conſtruire un Temple. On applaudit beaucoup à ſon diſcours. Un autre Architecte ſe leva & ne fit que cette courte harangue : *Athéniens, je vous promets de faire tout ce que mon Collegue vient de vous dire.* Il eut la préférence. Oh ! mes chers Confreres les Romanciers, faites mieux que je n'ai pu faire, & je vous la donne moi-même.

P. S. On finiſſoit d'imprimer ce Diſcours quand je me ſuis apperçu que je n'y faiſois nulle mention des Allemands. Ils ont eu leurs Romanciers comme d'autres. Leurs plus anciens Romans, qu'on peut même regarder comme très-anciens, ſont *Proſerpine, Hercule*, & *Herculiſque, Octavie*, l'*Eſclave Doris, Smyrna Reine des Amazones*, la *Princeſſe Arſinoé*. On a auſſi prétendu que notre vieu Roman d'*U-l'Eſpiegle* étoit traduit de l'Allemand. Peu importe, vu le mérite intrinſeque de l'ouvrage : mais quelques nouvelles productions de la Germanie, dans différents genres, peuvent ſervir à prouver que le génie eſt de tous les climats, & qu'il reſſemble à ces plantes heureuſes, pour qui toute eſpece de ſol devient fertile, ſi la culture ne lui eſt pas refuſée.

Fin du Diſcours.

TONI





TONI *ET* CLAIRETTE.

PREMIERE PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.

Expoſition néceſſaire.

SI vous me demandez : quel eſt le premier des hommes ? je répondrai : c'eſt le meilleur d'entre eux ; c'eſt celui qui ne ſe croit un être agiſſant que pour faire le bien. Un Vieillard de ce caractere habitoit il y a quelques années une de nos principales provinces. On

le furnommoit par excellence le *bon Hubert.* Son extraction étoit affez commune, & on le refpectoit comme s'il eût été noble. Il avoit même les vertus que la nobleffe ne donne pas toujours ; une ame élevée, un efprit jufte, un cœur bienfaifant. C'étoit un vrai philofophe pratique. Il faifoit le bien pour le feul plaifir de bien faire ; il étoit hors de fon pouvoir & de fa nature de vouloir le mal. Sa vertu n'étoit point le fruit de fes réflexions ; mais toutes fes réflexions étoient le fruit de fa vertu.

Cet homme rare avoit avec lui deux enfants qui n'étoient pas les fiens, & qu'il élevoit comme s'il eût été leur pere. Toni & Clairette, c'eft le nom de ces deux enfants adoptifs, n'avoient aucune idée de leur véritable origine. Ils fe crurent long-temps frere & fœur. Le rapport de leur caractere en étoit une nouvelle preuve pour eux. Ils avoient l'un & l'autre cette heureufe ingénuité que la Nature donne à ceux qu'elle aime, & qu'elle veut faire aimer ; cette candeur qui intéreffe les ames qui en font le moins fufceptibles ; affez de pénétrations pour faifir ce qu'on ne leur cachoit pas ; très peu de curiofité pour le refte. Ajoutons que la Nature les avoit formés pour plaire aux yeux : ils avoient tous les avantages extérieurs qu'elle peut donner,

& ces graces naïves que l'éducation du grand monde fait si souvent dégénérer en manieres.

L'éducation de Toni & Clairette fut longtemps des plus simples. Hubert seul y présidoit. Il manquoit de lumieres propres à les instruire de beaucoup de choses, & des facilités nécessaires pour les faire mieux instruire. Il vivoit avec eux du produit d'un bien modeste, acquis & amélioré par ses soins. Il se proposoit de leur laisser cet héritage à sa mort, & croyoit que pour vivre heureux dans ce monde, il ne faut avoir ni des possesions trop vastes, ni des connoissances trop étendues.

Croyez-moi, mon cher enfant, disoit-il à Toni, l'homme heureux est celui qui se borne à cultiver son champ & à faire tout le bien que lui permet sa position. Il ne connoît ni n'excite l'envie. Il ignore l'ambition & la crainte. La meilleure de toutes les protections est celle de la Nature. Il est bien rare qu'elle manque à ceux qui la recherchent. Il faut presque toujours lui arracher ses dons ; mais elle approuve, elle aime qu'on lui fasse cette violence. Les partisans du grand nombre peuvent croire que nous manquons de beaucoup de choses ; je ne me suis jamais apperçu que je manquasse de rien. Le bonheur consiste moins à posséder beaucoup, qu'à bien jouir de ce que l'on possede.

C'eſt ainſi que le ſage Vieillard leur enſeignoit le plus ſage des préceptes ; celui d'aimair le rang où le ſort les avoit jettés, & les devoirs que leur état rendoit indiſpenſables. Toni ſoulageoit déja ſon bienfaiteur d'une partie des ſoins qu'exige la vie champêtre : ſoins ſouvent minutieux, mais néceſſaires. Clairette ſecondoit ſon zele par un zele égal. Tous deux ambitionnoient la force qui ne vient qu'avec l'âge, pour faire ſuccéder à ces menus ſoins des travaux plus réels.

Ce n'étoit pas l'intention d'Hubert. Il ne leur deſtinoit qu'une vie occupée & non laborieuſe. Laiſſons, leur diſoit-il, ces travaux trop durs à ceux que la fortune a plus maltraités que nous. Les en priver, c'eſt leur ôter une reſſource néceſſaire. Ils ont beſoin qu'on les emploie. C'eſt ſouvent faire un vol à autrui que de vouloir tout faire par ſoi-même.

Chaque jour ajoutoit à la ſatisfaction du Vieillard, & à l'attachement de ſes deux Pupilles. Déja Clairette voyoit ſes charmes ſe développer, ou plutôt elle ne s'en appercevoit pas encore. Toni s'en appercevoit ſans attacher aucune prétention à cette découverte. Il la contemploit comme une belle fleur qui s'épanouit par degrés, & qui, chaque fois

que l'œil s'y porte, semble acquérir un nouvel éclat. Ses yeux s'y portoient souvent; mais son cœur ne lui en disoit point encore le motif.



CHAPITRE II.

Notions sur l'origine de Toni & de Clairette. Portrait d'un Philosophe, si ce titre n'est pas une chimere.

IL y avoit alors dans cette même contrée un homme qu'elle avoit vu naître, & qui l'avoit fuie assez longtemps. On l'avoit surnommé le *Philosophe*. dès l'âge de quinze ans, & il ne l'étoit pas même à trente. A peine il en avoit dix-sept, qu'il partit pour la capitale, conduit par des espérances qu'il se flattoit de réaliser. Elles étoient fondées sur un appui bien fragile, sur des talents qu'il croyoit posséder & qu'il vouloit produire au grand jour. Il en possédoit réellement plus d'un; mais il lui manquoit le plus essentiel de tous, celui de les vanter lui-même, & de les faire vanter par d'autres.

Il est rare aussi que la Nature place dans un seul individu toutes les facultés dont il

auroit besoin. Elle se plaît à les répandre. Ce n'est même souvent qu'aux dépens de l'une, que l'on obtient l'autre. Ainsi, tel qui eut en partage un génie élevé, une imagination active, manque pour l'ordinaire de cette présence d'esprit si naturelle aux petits esprits. Il est rêveur, distrait, aussi peu attentif à suivre les discours d'autrui qu'à préparer les siens. Il ignore les menus faits & les petits usages; il paroît souvent déplacé dans ce qu'on nomme *la bonne compagnie*, & s'y trouve lui-même encore moins à sa place. On pourroit le comparer à cette fameuse baguette divinatoire qui ne tourne, dit-on, que dans certaines mains.

Ce portrait auroit pu passer pour celui de notre Philosophe. C'étoit un homme qui ne se modeloit sur aucun autre, & qui, pour cette raison, passoit pour original. Il aimoit la gloire, & attendoit qu'elle vînt la trouver. Ses travaux parloient pour lui, mais il ne faisoit rien pour eux. Il ne fuyoit point la protection, mais il négligeoit les protecteurs. Il étoit reconnoissant, & peu attentif; modeste, & peu courtisan; studieux, & distrait; jaloux de l'estime, ennemi de la brigue: partant, il fut moins estimé qu'il ne devoit l'être, & fut négligé comme il devoit s'y attendre.

Dartevel (c'eſt le nom un peu déguiſé de notre Philoſophe) n'avoit que trente-cinq ans l'orſqu'il ſe dégoûta d'un monde où il ſe figuroit ſi mal. Il revint dans ſa province, ne rapportant de la capitale que le goût de la retraite. Il trouva dans la ſienne des charmes qu'il n'y ſoupçonnoit pas. Il faut être fatigué du tumulte pour bien apprécier le repos. Le grand monde eſt une coquette qui nous arrache pour quelque temps des bras d'une femme aimable & qui nous aime. On ſe laſſe des caprices de la coquette, & l'on revient auprès de ſa rivale pour ne plus s'en éloigner.

Dartevel connoiſſoit Hubert, & le regardoit comme un de ces phénomenes dont la Nature eſt fort avare. Une telle opinion entraîne toujours l'eſtime. Leur demeure étoit peu diſtante l'une de l'autre, & le jeune Philoſophe rendoit ſouvent des viſites au plus âgé. Il vit Toni & Clairette, il fut charmé de leur caractere heureux & naïf. Heureuſe ſolitude! s'écrioit-il, tu m'offres ce qu'on pourroit chercher en vain dans des lieux plus habités; un ſage Vieillard qui ne doit ſa ſageſſe qu'à lui-même, & des enfants qui ne doivent les vertus de leur âge qu'à la Nature.

Un jour qu'il félicitoit Hubert d'être le pere de pareils enfants. Une ſeule choſe m'afflige, lui répondit le Vieillard, c'eſt de n'être pas

leur pere. Mais c'eſt un ſecret pour eux-mêmes, & juſqu'à préſent je ne l'ai confié qu'à vous. Achevez donc la confidence, lui dit le Philoſophe. Dites-moi comment vous vous trouvez chargé de deux enfants dont vous n'êtes pas le pere ; pourquoi ils croient être vos enfants, & pourquoi ils paroiſſent entiérement abandonnés à vos ſoins.

Voilà ce que c'eſt que la bonne renommée, répondit Hubert ; elle-même nous fournit les occaſions de la mériter. Toni eſt un orphelin dont ſe trouvoit chargé un Curé du voiſinage. Il étoit encore au berceau, ce qui gênoit beaucoup ce bon Paſteur. Ma femme, qui étoit une bonne femme, lui rendoit de temps à autre quelques viſites de bienſéances. Elle vit cet enfant, & il lui plut. Tous les nôtres étoient morts ; ſon âge ne lui permettoient plus d'en eſpérer d'autres : cette penſée & la ſituation de l'orphelin lui arrachoient des larmes. Le paſteur en devina le ſujet. Cet enfant, dit-il à Martine, c'etoit le nom de ma femme, pourroit vous faire oublier en quelque maniere la perte des vôtres. Chargez-vous-en pour quelques années. Je vous promets de le reprendre auſſi-tôt que mes ſoins pourront lui être néceſſaires. De tels bienfaits ne ſont jamais ſans récompenſe : le Pere de tous les hommes, & ſur-tout des orphe-

lins, nous en tiendra compte à l'un & à l'autre.

Martine accepta la propoſition. Elle m'apporta cet enfant avec une joie qui m'en inſpira une égale à la ſienne. Il devint le nôtre dès ce premier moment. Le bon Curé nous viſitoit de temps à autre, & nous combloit d'éloges ſur cette bonne œuvre. Hélas! me diſoit-il un jour, ce pauvre enfant étoit deſtiné à figurer dans le monde. Il eſt d'une naiſſance diſtinguée; mais la ruine & la mort de ſes parents ne lui réſervent qu'un avenir fâcheux. Ce ſeroit un bonheur pour lui d'ignorer toujours le rang où il eſt né: une telle connoiſſance ne pourra que lui cauſer des regrets, ſans lui procurer aucun avantage.

Hé bien! lui dis-je, il eſt aiſé de lui taire ſa naiſſance. Je l'éleverai comme mon fils & lui en aſſurerai tous les droits. Ce ne ſera lui foire aucun tort, puiſqu'il n'a rien à eſpérer d'ailleurs.

Sans doute, interrompit le Philoſophe, qu'il ne vous a point laiſſé ignorer la véritable origine de Toni? Ce qu'on nomme la naiſſance n'eſt qu'un préjugé; mais c'eſt un de ces préjugés qu'il faut maintenir. Je regarde la nobleſſe comme ces ornements qui en impoſent à la multitude, & qui procurent à ceux qui en ſont revêtus, l'entrée dans

des lieux où la multitude n'eſt point admiſe.

J'avoue, reprit le Vieillard, que je ne fis là-deſſus aucunes queſtions au Paſteur. Je regardai, dès ce moment, Toni comme un de mes enfants, deſtiné à vivre comme j'avois vécu, & à borner ſon ambition au petit domaine que je pouvois lui laiſſer. Le bon Curé mourut quelque temps après. J'allai le voir dans ſes derniers moments. Il me recommanda l'orphelin, & me remit un petit ſac, dans lequel il n'y avoit que de vieux parchemins. Ils appartiennent à cet enfant, me dit-il, mais ne les lui faites voir que fort tard. Ils ne peuvent lui être d'aucune utilité pour le préſent, & peut-être ne lui feront-ils pas plus utiles par la ſuite. Je rapportai le ſac, je le jettai dans un coin. Il y eſt encore ſans que Toni ait vu ce qu'il renferme, ni que j'aie eu la moindre envie de le déchiffrer.

Et Clairette, ajouta le Philoſophe, comment vous eſt-elle parvenue?

Je n'en ſais preſque rien, répondit le Vieillard bienfaiſant. Il y a dix ans, & un peu plus, qu'au milieu de la nuit on vint frapper aſſez rudement à ma porte. J'y accourus avec de la lumiere. Je fus ſurpris d'y trouver un homme & une femme maſqués. L'une tenoit un enfant dans ſes bras, l'autre un pa-

quet beaucoup plus gros que l'enfant. Martine étoit auſſi accourue. On lui remit l'enfant, & l'on me chargea du paquet. Gardez ce dépôt, nous dit l'homme au maſque ; il ne vous ſera point à charge, & vous en ſerez quelque jour bien récompenſés. On ſait d'ailleurs que vous aimez à faire le bien ; vous n'en trouverez jamais une meilleure occaſion que celle qui ſe préſente. J'étois ſi étonné que je ne répondis rien. La dame maſquée ne diſoit mot, mais elle ſanglotoit ; & Martine, pour toute réponſe, s'amuſoit déja à careſſer l'enfant.

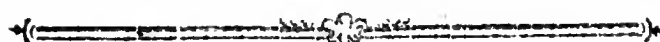
Que devinrent les deux inconnus ? demanda encore le Philoſophe. Je n'en ſais rien répondit encore Hubert. Ils remonterent dans une chaiſe de poſte qui étoit à quelques pas de là, & diſparurent auſſi-tôt. Nous rentrâmes chez nous, Martine avec l'enfant, & moi avec le paquet. Elle reconnut bientôt que cet enfant étoit une fille, & un petit billet nous apprit qu'elle ſe nommoit *Claire* : nous la nommâmes *Clairette*. J'ouvris le paquet au bout de quelque temps, parce qu'il falloit l'ouvrir. Je n'y trouvai pas de vieux parchemins ; j'y trouvai une bourſe aſſez grande & toute remplie d'or. J'y trouvai auſſi un bijou qui paroiſſoit être d'un aſſez grand prix, & quelques hardes qui ont depuis ſervi à Clai-

rette. La bourſe & le bijou pourront auſſi quelque jour lui ſervir.

Sans doute, ajouta le Philoſophe, que cet enfant eſt le fruit de quelque union traverſée, ou qui n'oſe ſe produire. Ce qui m'étonne le plus, c'eſt que ceux à qui Clairette doit le jour, ne s'informent pas même ſi elle exiſte. Peu m'importe, reprit le Vieillard, elle ne m'en eſt devenue que plus chere. Je la regarde comme ma fille; elle croit l'être; elle en a pour moi les ſentiments, comme Toni a pour moi ceux d'un fils qui aime ſon pere; il ne verra jamais ſes parents; mais je lui en ſervirai: Clairette ne verra peut-être jamais les ſiens; mais je ne lui donnerai point occaſion d'en ſoupçonner ni d'en deſirer d'autres que moi. C'eſt auſſi ce qui m'oblige à leur taire leur véritable origine: ils ne pourroient la connoître, ou la ſoupçonner, ſans être expoſés à des regrets; & je veux, s'il eſt poſſible, qu'ils ne regrettent ni ne deſirent rien.

J'applaudis à vos vues, lui dit Dartevel, & je veux les ſeconder par quelques ſoins, je veux perfectionner dans Toni & Clairette l'ouvrage de la nature. Mais l'un eſt né & l'autre peut être née fort au-deſſus de ſon état actuel. Il faut que tous deux continuent à l'ignorer, & les inſtruire comme s'ils ne devoient pas l'ignorer toujours.

CHAPITRE



CHAPITRE III.

Ce n'est qu'une suite & une conséquence du précédent.

DARTEVEL avoit, sur l'éducation, des idées toutes nouvelles. L'éducation, telle qu'on la pratique, est un champ à peine défriché : il est permis à chacun de le cultiver à sa maniere. Notre Philosophe, dis-je, avoit sur ce point son systême comme tant d'autres; car tout Philosophe est systématique. Celui-ci, chose assez rare, ne l'étoit que pour chercher le mieux. Il pouvoit se tromper en le cherchant; mais il n'eut jamais dessein de tromper personne.

Il étoit charmé du caractere heureux & naïf de ses nouveaux éleves. Gardons-nous, disoit-il, de toucher à ce fonds précieux; il est bien supérieur à tout ce que l'art peut y substituer. La greffe n'est pas nécessaire à l'arbre heureusement né. Cultivons, étayons & ne mêlangeons rien. L'union qui subsistoit entre Toni & Clairette lui suggéra une idée qui lui parut neuve, &, ce qui vaut mieux, qu'il jugea utile & praticable; ce fut de les instruire l'un par l'autre : moyen que la circonstance rendoit facile & ne rendoit pas trop dangereux.

Veut-on ſavoir en quoi conſiſtoit l'érudition de Toni & de Clairette? elle ſe bornoit à quelques notions d'écriture, de calcul, & à lire dans quelques livres qu'ils n'entendoient pas. Ils ſe plaiſoient beaucoup à lire enſemble quelques volumes détachés de l'Aſtrée, quelques fragments de la Clélie, & quelques morceaux de vieux Poetes relégués dans la province & oubliés dans la capitale. Toni avoit tranſcrit de ſa main le ſonnet de la belle Matineuſe, pour le donner à Clairette la premiere fois qu'ils ſe rencontreroient au point du jour. Il y manquoit un palais pour la juſteſſe de l'application; mais déja une cabane habitée par Clairette eût paru un palais aux yeux de Toni.



CHAPITRE IV.

Entretien naïf de Toni & de Clairette. Sage diſcours que leur tient le Philoſophe Dartevel.

ON étoit au milieu de la ſaiſon des fleurs, dans ces jours délicieux où la nature varie ſes ornements, ſe pare des plus riches, & ſemble offrir à nos regards le ſpectacle du monde rajeuni. Dartevel y étoit d'autant plus ſenſible, qu'il s'en étoit privé long-temps. Il ſe

reposoit dans ce moment sur un côteau ombragé, & promenoit sa vue à travers un paysage des plus riants. Son cœur partageoit le plaisir de ses yeux. Voilà, disoit-il, ce que je dédaignois, faute de l'avoir bien apprécié. Voilà ce que n'offrent point ces riches palais qu'habitent les grands du monde, où l'ambitieux circule, où le flatteur se glisse en rampant, & d'où fuit toujours le bonheur. Que de moments j'ai perdus à m'ennuyer en bonne compagnie !

Il fut interrompu dans ses réflexions par la vue de Clairette & de Toni. Tous deux s'avançoient vers lui sans le voir ; Toni en cueillant quelques fleurs champêtres, Clairette en les ajustant en forme de bouquet. Voilà tout ce que je puis t'offrir, ma chere Clairette, disoit Toni : on possede si peu de choses à la campagne ! nos présents sont aussi simples que tout ce qui nous environne. Je ne sais pas si on en fait des plus riches, disoit Clairette ; mais je sais que tout ce que tu me donnes m'est cher. J'ai, poursuivit-il, découvert ici près un nid de tourterelles, je te les destine. On dit que ces oiseaux-là s'aiment plus que d'autres ; je doute qu'ils s'aiment plus que nous. Oh ! j'en doute aussi, reprenoit Clairette : comment s'aimeroient-ils davantage ? nous sommes toujours ensemble & nous ne

pouvons pas nous quitter. Crois-moi, Toni, disoit-elle, en lui prenant la main, je sens qu'une sœur aime encore mieux son frere, qu'une tourterelle n'aime son tourtereau. Tu as raison, chere Clairette, disoit Toni, en baisant la main qui serroit la sienne; je sens qu'un frere aime & aimera toujours cent fois mieux sa sœur.

Le Philosophe admiroit la franchise & la naïveté de leurs discours. Qu'il est fâcheux, disoit-il, d'être obligé d'en craindre les suites! Eh! pourquoi les craindre? ils ne sont pas frere & sœur, mais ils croient l'être. Cette persuasion sera pour eux un préservatif plus fort que toute ma morale.

Il aborda le jeune couple, que sa présence ne déconcerta point. De quoi parliez-vous? demanda-t-il à Toni. Je me plaignois, répondit le jeune homme, de ne pouvoir offrir à Clairette que des fleurs & des oiseaux: c'est bien peu de chose. On dit qu'à la ville on peut faire de plus riches présents: je ne desire l'habiter que pour enrichir Clairette.

Vous connoissez mal ce que vous souhaitez, lui dit le Philosophe, qui sentit que le premier goût qu'on devoit inspirer à des éleves, étoit celui de leur situation & des lieux qu'ils habitent. Vous avez chaque jour sous les yeux, poursuivit-il, un spectacle dont la ville est

privée éternellement. C'eſt pour vous que la Nature ſe pare, que ces fleurs naiſſent, que cette colline ſe couvre de verdure, que ces arbres forment un abri délicieux, que cette prairie étale ſes diverſes couleurs. Ce ruiſſeau qui flatte votre oreille par ſon murmure, offre en même temps de nouveaux plaiſirs à vos yeux. Il ne répete les objets qui l'environnent, que pour vous en faire jouir deux fois. Si vous le côtoyez avec Clairette, qui vous eſt ſi chere, vous jouiſſez à la fois & de ſa préſence & de ſon image. Voyez ces champs cultivés avec tant de ſoins; ils ſont diſpoſés à payer avec uſure ceux qu'ils ont pu coûter; ils renouvelleront chaque jour votre jouiſſance juſqu'à l'inſtant où votre main les dépouillera. Vous voyez d'ici la vigne qui fournit le ſuc dont vos repas ſont égayés; les jardins qui vous prodiguent les fleurs & les fruits. Tout eſt richeſſe pour vous, & tout eſt bienfait de la Nature. Et vous pourriez méconnoître ſes préſents ! Ecoutez juſqu'au ramage de ces oiſeaux; ils chantent leurs plaiſirs, & ſervent encore à augmenter les vôtres . . . .

Ah ! Monſieur, interrompit vivement Toni, je n'avois pas encore pris garde à une ſeule de ces choſes : il me ſemble qu'elles viennent de naître ſous mes yeux pour la premiere fois.

Votre âge, mes chers enfants, reprit le Philosophe, est la premiere cause de cette inattention; l'habitude est la seconde. On observe peu ce qu'on est sûr de voir tous les jours; on jouit mal de ce qui s'offre à nous de soi-même. Combien d'hommes d'un âge plus avancé ne sont pas plus attentifs! Leur œil glisse sur ces objets intéressants; ils en jouissent sans les goûter, comme l'aveugle sent les rayons du soleil sans le voir.

Mais, lui disoit Toni, la ville n'a-t-elle pas aussi ses plaisirs? Il a bien fallu qu'elle s'en créât, reprit le Philosophe; mais elle doit tout à l'Art, & vous ne devez rien qu'à la Nature. L'habitant des villes, sur-tout des grandes villes, a le plaisir de la société, c'est-à-dire des amusements où chacun est à la gêne, où la concorde ne regne que par la violence que chacun se fait pour l'y maintenir, où l'on caresse ceux que l'on hait, où l'on exalte ceux que l'on méprise, où une femme parée de meilleur goût que les autres ne trouve que des ennemies, où l'homme qui éclipse ses rivaux en mérite ne trouve que des ennemis. Là, tout est faux, jusqu'à la joie. J'ai vu plus d'un cercle où la gaieté sembloit être extrême, & où l'on mouroit d'ennui. La ressource la plus commune est le jeu, ou la médisance. Dans l'un on s'efforce de

ruiner son ami ; dans l'autre on n'épargne rien pour le déshonorer.

Voilà qui est affreux, s'écria Clairette ! Quoi ! l'on n'aime donc rien à la ville ?

Presque rien, reprit le caustique Mentor, ou plutôt on n'aime que soi. Chacun a ses vues, ses intérêts, son ambition. Il faut tromper ceux même à qui l'on en fait part. Le choix le plus difficile est celui d'un confident. Le choix d'un ami n'est pas moins hasardeux. L'intérêt, la rivalité, l'envie, la crainte de voir celui qui est à notre niveau, nous laisser trop au-dessous de lui, chacun de ces motifs devient plus que suffisant pour faire d'un ami un perfide. Si l'on voit à la ville quelques liaisons se soutenir, c'est que l'intérêt des deux parties exige qu'elles se soutiennent. A cela près, ce n'est plus que haines, divisions, intrigues, cabales, noires manœuvres, dérisions, persiflage, calomnies, délations .... Je m'arrête, mes chers enfants : vous êtes assez malheureux pour ignorer jusqu'au nom de toutes ces horreurs, & je me ferois un scrupule de vous l'apprendre. Aimez votre asyle, & votre innocence. Les hommes que je vous peignois tout à l'heure, semblent quelquefois envier l'un & l'autre à vos pareils. Ils veulent avoir au moins en peinture ce qu'ils sont si loin de posséder en

effet. Les peintres de payfages font aujourd'hui les plus occupés dans la capitale. Un courtifan faftueux fait décorer fes appartements de fcenes ruftiques & champêtres. Elles forment un contrafte bien frappant avec celles qui fe paffent en action fous ces lambris dorés. Mais ce qui me paroît déplorable., c'eft qu'on n'y fouffriroit point ces mêmes hommes dont on y place à fi grands frais les images.

Et pourquoi? demanda Toni.

Vous m'enbarraffez, reprit le Philofophe ; je n'en conçois pas mieux que vous la raifon. Sans doute qu'elle eft fondée fur l'ufage. Il permet bien aux grands de tolérer en peinture la plus nombreufe portion de l'efpece humaine, mais non d'en fouffrir les approches.

Ce n'eft pas tout, pourfuivit-il, l'ufage impofe une foule d'autres loix à l'habitant des villes. Prefque aucune de fes actions ne dépend de lui. Elles font entiérement réglées par ce qu'on nomme la *mode* ou l'*étiquette*. L'une & l'autre font des chaînes qui captivent le fupérieur comme l'inférieur; aucun rang ne peut en affranchir. Il faut ne penfer, n'agir, ne prendre fes repas, fes amufements, fon repos, ne dormir, ne s'éveiller, ne parler, ne fe taire, que comme l'ufage le permet ou le prefcrit. C'eft là ce qu'on

nomme la *science du monde*. Rien ne peut la remplacer. J'ai vu des gens de la bonne compagnie dédaigner des hommes d'un mérite sublime, parce que ceux-ci osoient dédaigner ce code puéril. En un mot, la société dans les villes n'est autre chose qu'un assemblage d'esclaves devenus par bienséance tyrans les uns des autres.

Qu'est-ce que la mode ? lui demanda Toni.

C'est presque toujours une sottise, reprit le Mentor ; mais, lorsqu'elle est adoptée par le plus grand nombre, on passeroit pour un sot de ne l'adopter pas. Ainsi la fantaisie d'un homme desœuvré, ou qui s'ennuie de l'être, devient une loi pour cent mille autres. Le seul moyen d'éviter le ridicule est de prendre tous ceux qui sont en faveur. Il est vrai que la mode varie ; mais l'usage est plus constant. Je pourrois vous en citer qui subsistent depuis bien des siecles ; d'autres, plus modernes, subsisteront encore plus long-temps. Par exemple, il n'est pas d'usage qu'une jeune personne fréquente en particulier aucun homme, pas même celui qu'elle doit épouser ; & lorsqu'il est son époux, c'est celui qu'elle doit fréquenter le moins.

Est-il possible ! s'écria Clairette. Au moins l'usage me permettroit-il de fréquenter Toni?

Pas plus qu'un autre, ajouta le Philoso-

phe, qui s'attendoit à l'obſervation : vous ſeriez élevés chacun à part, & très rarement réunis.

Le jeune couple ſe regarda avec émotion. L'idée ſeule de cette ſéparation l'effrayoit. On reprit le chemin de la maiſon d'Hubert ; & tout en marchant, Toni & Clairette ſe félicitoient de ne point habiter la ville.



CHAPITRE V.

Dartevel fait deſirer à ſes éleves quelques inſtructions qu'il deſiroit lui-même leur donner. Expédient qui leur abrege bien des difficultés.

DArtevel regrettoit d'enlever à la Nature deux éleves qu'elle ſembloit s'être elle-même choiſis. Elle avoit tant fait pour eux, qu'il héſitoit d'y rien ajouter. Il réſolut de mettre ſi peu d'apprêt dans ſes inſtructions, qu'on ne pût preſque les ſoupçonner d'en être. Cette marche eſt ſans doute la plus ſûre, & par cette raiſon la moins pratiquée. Il effectua en même temps le projet qu'il avoit formé d'inſtruire Toni & Clairette l'une par l'autre, perſuadé qu'ils auroient tous deux le même empreſſement à ſe communiquer leurs découvertes, le même plaiſir à inſtruire & à être inſtruits.

Il commença par où l'on ne daigne pas même finir en France ; il voulut que tous deux apprissent d'abord le françois. Le hasard lui fournit le moyen de leur en faire naître l'envie. Toni avoit enfin donné à Clairette le sonnet de la belle Matineuse. Ils étoient occupés à le relire quand le Philosophe survint. On ne lui fit aucun mystere de ce qu'on lisoit. Ce morceau, leur dit-il, passoit pour un chef-d'œuvre autrefois. Pourquoi n'en seroit-il plus un ? lui demanda Toni. C'est, répondit le Philosophe, qu'il n'y a de chef-d'œuvres dans une langue qu'autant que la langue y est respectée. Aussi-tôt il leur démontra combien ce fameux sonnet renfermoit de barbarismes. Je pourrois, leur dit-il, vous en découvrir dans des ouvrages plus modernes & non moins célebres. Bien des François se plaignent de la pauvreté de leur langue, parce qu'ils n'en connoissent point les richesses. Je les compare à un laboureux qui se plaindroit que son champ ne produit rien lorsqu'il n'est pas cultivé.

Dartevel, qui ne vouloit point ennuyer ses éleves, ne leur citoit que des exemples intéressants. Chaque leçon portoit sur des morceaux qui affectoient leur ame ; ce qui déroboit à ses entretiens tout air de leçon. L'esprit est toujours attentif quand le cœur est in-

téressé. En un mot, le Philosophe avoit développé tous les principes de notre langue, sans que ceux qu'il instruisoit pussent soupçonner avoir étudié la grammaire. C'est dommage qu'il n'ait pas mis au jour sa méthode; ce seroit la premiere fois qu'un livre de syntaxe auroit paru un livre d'agrément.

Toni s'essayoit en écrivant à Clairette, & Clairette en répondant à Toni. Le Mentor avoit lui-même prescrit ce petit commerce; il jugeoit par là des progrès de l'un & de l'autre. Il en admiroit la rapidité. Elle auroit pu même le surprendre s'il n'en eût pas pénétré la cause.

Hé bien! leur disoit-il, cette langue, si peu docile en apparence, n'est-elle pas bien souple sous la main de ceux qui savent la manier? Sa marche est simple, mais vive: elle tient du caractere national. Evitez les périodes trop alongées, les phrases trop circonscrites. Que la succession des idées soit la regle de votre élocution. Ne hachez rien, mais coupez. On a long-temps cherché le caractere de notre idiôme: on oublioit qu'il fait corps à part; que les grands modeles de l'antiquité n'en peuvent être pour nous en matiere de style. Ces longues périodes latines sont presque toujours d'harmonieuses énigmes dont le mot n'est placé qu'à la fin. Elles seroient

roient dans notre langue des énigmes sourdes autant qu'impénétrables.

A ces instructions sur la langue, il en joignoit sur la fable & l'histoire ; mais celles-ci étoient pour Clairette, & les autres pour Toni. Ils se faisoient ensuite part l'un à l'autre de ce qu'ils avoient retenu ; tous deux étoient également attentifs à la leçon ; & Toni redisoit souvent : En vérité, ma chere Clairette, il est bien doux de s'instruire ainsi : je ne veux rien ignorer de ce que tu sais ; je ne veux rien apprendre d'un autre que pour le répéter auprès de toi.



CHAPITRE VI.

Zele d'une part, progrès de l'autre. Détails qu'on n'eût point risqués il y a trente ans.

UN an s'étoit écoulé dans ces occupations studieuses. Toni & Clairette savoient déja tout ce qu'on avoit voulu leur apprendre, & ne s'étoient pas ennuyés un moment des leçons qu'ils avoient reçues. Ils n'avoient point pour cela négligé leurs autres petits devoirs ; Hubert n'avoit rien perdu au gain qu'ils avoient fait. Maintenant, dit le Philosophe à Toni, je veux vous apprendre le latin au-

tant qu'on peut apprendre une langue morte dont on ne connoît pas même la vraie prononciation. Ne suis-je pas trop vieux ? reprit le jeune homme. Il faut, dit-on, huit à dix ans pour s'instruire dans cette langue. Oui, pour l'apprendre mal, ajouta Dartevel; mais pour la bien posséder il faut moins de temps. Vous avez du moins l'avantage de posséder la vôtre; cherchez dans l'autre des équivalents. Diogene auroit cru ne pouvoir marcher s'il n'eût été appuyé sur son bâton. Il est ridicule d'obliger un enfant à composer dans une langue dont il n'a pas un seul mot dans la tête, & à traduire cette langue, qu'il ignore, dans une autre qu'il ne connoît pas mieux. Il fut un temps, poursuivit-il, où il falloit écrire en latin, parcequ'il n'y avoit pas alors parmi nous d'autre langue dans laquelle on pût écrire. Maintenant que la nôtre est fixée, & que d'ailleurs tout est traduit, on apprend le latin pour entendre la belle harmonie de Virgile, comme on apprend la musique pour mieux jouir d'un opéra.

Le Mentor traduisit sous les yeux de Toni quelques passages latins fort courts & très intéressants. C'étoit dans Ovide ou dans Catulle qui les choisissoit. Il l'entretenoit ensuite, par maniere de conversation, des termes usuels & techniques. Toni en entretenoit

Clairette. Insensiblement il parloit latin comme bien des jeunes gens parlent françois. Enfin, il desira de lui-même d'apprendre les principes d'une langue qu'il parloit par routine, & les principes vinrent comme d'eux-mêmes s'appliquer à ce qu'il avoit déja appris sans leur secours & sans ennui.

C'étoit quelque chose d'amusant pour le Philosophe que d'entendre Toni & Clairette s'entretenir dans la langue d'Ovide & de Corine. Il jouissoit de ces entretiens comme on jouit des chants d'un serin que l'on a formé. Je vois bien, disoit-il en lui-même, que le cœur sait s'approprier toutes les langues ; mais quand ces enfants n'en sauroient aucune, je crois qu'ils s'entendroient encore.



CHAPITRE VII.

Suite du précédent.

DE jour en jour, effectivement Toni & Clairette s'entendoient mieux ; mais ils ne se parloient jamais que sous des noms empruntés. Ils s'entretenoient souvent des églogues du Poete de Mantoue, & plus d'une fois Clairette imita le trait de Galatée : elle ne fuyoit qu'après avoir été apperçue. Le bon Hubert

ſe mêloit quelquefois aux entretiens de ſes enfants & du Philoſophe. Je ne ſuis pas ſavant, diſoit-il un jour ; mais par le peu que j'ai lu, j'ai vu qu'il étoit inutile d'en ſavoir davantage. Preſque tous les événement ſe rapprochent, & rien ne reſſemble mieux à l'hiſtoire d'un pays, que celle d'un autre pays. Il eſt vrai, reprit Dartevel, que dans le phyſique comme dans le moral, tout ne tend qu'à s'accroître ou à déchoir. C'eſt là en deux mots l'hiſtoire de tous les états, de tous les peuples, de tous les établiſſements. La ſcene du monde reſſemble à celle du théâtre : un acteur n'y paroît guere que pour en faire diſparoître d'autres.

Voilà ce que je diſois, reprit Hubert. Je n'empêche pourtant pas que ces enfants n'emploient à lire les moments qu'ils emploieroient à s'ennuyer. C'eſt une bonne choſe que l'hiſtoire ; mais je la crois moins utile au commun des hommes qu'à ceux qui ſont faits pour les gouverner. Je voudrois que ceux-ci luſſent l'hiſtoire pour s'inſtruire, & les autres quelques ouvrages plus riants pour ſe conſoler.





CHAPITRE VIII.

Action qui vaut bien des raisonnements.

LE jour suivant, Toni & Clairette se promenoient à l'entrée d'un bois peu distant de leur demeure. Ils entendirent quelques gémissements & quelques plaintes qui attirerent leur attention. Ils accourent, ils trouvent un Vieillard étendu au pied d'un arbre, & qui sembloit toucher à sa fin. Toni essaie de le relever, il le questionne. Mon fils, lui dit le Vieillard, il y a quatre jours que j'ai quitté mon village, où je ne pouvois plus subsister. J'allois trouver un de mes fils, qui habite la ville de C.... Je me suis égaré dans cette forêt, & la fatigue & le besoin m'ont réduit dans l'état où vous me voyez. Je sens que je vais mourir, & je ne regrette pas la vie.

Ces mots firent jetter un cri de douleur & de compassion aux deux jeunes gens. Cours, ma chere sœur, dit alors Toni, cours à la maison chercher quelques aliments. Je reste auprès de ce Vieillard ; il n'est pas possible de le laisser seul dans cet état. Clairette étoit déja en chemin ; elle arrive en respirant à peine, & trouve Hubert & le Philosophe qui s'effraient de l'état où elle paroît être. Ah !

mon pere, s'écria-t-elle en sanglotant ; ah ! mon pere ! . . . un homme, un vieillard semblable à vous . . . étendu au pied d'un arbre... Il n'en peut plus, il se meurt.... & c'est de besoin !

En parlant ainsi elle étoit déja au buffet. On s'empresse à la seconder : on se munit comme elle de ce qui peut servir en pareil cas, & on la suit : on trouve le Vieillard sans connoissance, & Toni qui se désespéroit à ses côtés. Une liqueur spiritueuse qu'on fait avaler au moribond, le rappelle à la vie. Il prend quelques aliments légers qui lui rendent une partie de ses forces ; & soutenu par le Philosophe & par Toni, on parvient à le conduire jusqu'à la maison d'Hubert. Là, deux jours de repos, & les soins qu'on lui prodigua, le rétablirent entiérement.

Il versoit des larmes en remerciant son hôte. Respectable Vieillard, lui disoit-il, le Ciel a déja récompensé vos vertus ; vos enfants sont dignes de vous. Que ne m'a-t-il traité aussi favorablement ! Je n'ai qu'un fils pour qui j'ai tout sacrifié, à qui j'ai procuré une fortune aux dépens de la mienne, & l'ingrat laisse languir ma vieillesse dans l'indigence. Je suis forcé d'abandonner mes foyers & les lieux qui m'ont vu naître, pour me rendre auprès de lui, incertain même s'il

d'aignera me recevoir. Ce qui me raſſure, c'eſt que ce dernier affront terminera mes maux, car certainement il terminera mes jours.

Dartevel, qui avoit une fortune honnête, & qui ſavoit en faire uſage, offrit un aſyle au Vieillard, ſuppoſé que ſon fils eût la barbarie de le lui refuſer. Il lui offrit en même temps les ſecours que pouvoit exiger le moment. Le Vieillard s'en défendit, en ajoutant qu'il lui reſtoit peu de chemin à faire, & qu'il n'étoit pas entiérement au dépourvu.

Toni & Clairette pleurérent ſur ſa deſtinée en le voyant partir. Leur ſenſibilité attendriſſoit & charmoit le Philoſophe. Il les preſſoit tour à tour dans ſes bras. Mes chers enfants, leur diſoit-il, vous venez de donner & de recevoir une leçon de morale ſupérieure à toutes celles de nos Moraliſtes. Leurs documents ne vaudront jamais des exemples. Je rends toutefois juſtice à leurs travaux. Toute morale qui a pour but de rendre les humains plus ſociables, plus doux, plus généreux, plus bienfaiſants, eſt elle-même un bienfait pour l'humanité. On dit que la muſique & la poéſie arracherent les hommes à leurs cavernes; mais ſi l'harmonie contribua à les rendres moins féroces, la ſeule morale parvint à les rendre meilleurs. Elle emprunta diffé-

rentes formes pour ſe produire. Tantôt elle ſe décore des ornements de la poéſie, tantôt elle ſe cache ſous l'emblême de l'apologue ; d'autres fois elle nous promene parmi les détours de fictions plus étendues. C'eſt la Minerve des Anciens qui prend la figure de Mentor pour ne point effrayer Télémaque.

Mais, reprit Toni, étoit-il néceſſaire de tant prêcher aux hommes d'être bons & d'être juſtes ? ces deux vertus me ſemblent devoir leur être naturelles. J'aime à vous en voir perſuadé, mon cher Toni, reprit Dartevel ; mais l'expérience dément cette perſuaſion. L'homme ſauvage & livré à ſon propre inſtinct, ne ſera bon qu'autant qu'il n'aura nul intérêt de ceſſer de l'être, & cet intérêt ſe renouvelle preſque auſſi ſouvent que ſes beſoins. L'homme qui le premier a dit à ſes ſemblables : ſoyez juſtes ; que le plus fort n'opprime point le plus foible ; qu'il reſpecte ce que celui-ci poſſede, par la raiſon même qu'il eſt hors d'état de le défendre ; cet homme, dis-je, devoit être d'une nature bien ſupérieure aux autres hommes. Mais la morale ſeule ne ſuffiſoit pas ; il fallut des loix. Elles ſeules pouvoient contenir ces ames atroces qu'on ne captive que par la crainte. De ſon côté la morale exerça ſon empire ſur ces ames malheureuſement nées, à qui il ſuffit

d'indiquer le bien pour les déterminer à le ſuivre. Elle encourage leur eſſor. Les loix ne peuvent que prévenir les crimes, la morale ſeule peut inſpirer les vertus.

Mais, reprit encore Toni, chaque profeſſion à ſes devoirs ; elle doit donc avoir auſſi ſa morale ? voilà de quoi enfanter bien des volumes. Auſſi n'en manquons-nous pas, reprit le Philoſophe ; mais chaque Moraliſte à plutôt cherché à faire remarquer ſon ſyſtême, qu'à le rendre applicable. Il ſeroit facile de tout ſimplifier. Les loix veillent à établir l'ordre : c'eſt à la morale à faire aimer ce qu'elles ont établi. Il eſt permis à chaque individu de chercher ſon avantage ; mais il ne doit le chercher qu'autant qu'il ne nuit point à l'intérêt général de la ſociété. Il eſt des devoirs particuliers relatifs à l'état de chaque citoyen, ceux d'un pere envers ſon fils, d'un fils envers ſon pere, d'un prince envers ſes ſujets, des ſujets envers le prince, du magiſtrat envers ceux qui réclament ſa juſtice, du guerrier envers l'état & le ſouverain qui le chargent de leur défenſe, &c. &c. Je dirois à tous ces hommes de différentes profeſſions : Reſpectez & aimez l'ordre : dès lors vous ne ſerez ni injuſtes envers vos égaux, ni dur envers vos inférieurs, ni indociles envers ceux qui vous gouvernent. Vous

chercherez votre avantage dans celui de vos concitoyens : & lorſque chacun d'eux en uſera de même, le ſacrifice que vous en aurez fait ceſſera d'en être un ; ce ne ſera plus qu'un échange utile où chacun retrouve l'équivalent de ce qu'il a donné.

Pour moi, reprit Hubert, j'ai le bonheur de croire à la vertu qui n'eſt ni dictée ni commandée ; & j'imagine que quand il n'y auroit pas de loix, il y auroit encore des hommes vertueux. Il y en auroit ſans doute, reprit le Philoſophe, comme il peut naître quelques plantes utiles parmi les plantes ſauvages d'un déſert inculte. Le légiſlateur eſt celui qui arrache les plantes nuiſibles ; le moraliſte celui qui cultive les plantes ſalutaires.

N'y eut-il jamais de contradictions en fait de morale ? demanda Toni.

Preſque autant qu'en fait de religion, reprit Dartevel. D'ailleurs, il eſt certaines vérités qu'il faut taire : il eſt des paradoxes qui prennent trop ſouvent l'air de la vérité. Notre ſiecle vous en fournira plus d'un exemple. On eſt plus flatté d'égarer ſon lecteur que de le conduire. La vérité eſt dans certaines mains ce qu'eſt la balle dans celles d'un habile eſcamoteur. On ne vous la montre de temps à autre, que pour vous la faire enſuite ſuppoſer où elle n'eſt plus.



CHAPITRE IX.

L'esprit s'éclaire & le cœur s'embrouille.

C'Est ainsi que les deux éleves se formoient de jour en jour sous un maître qui n'avoit jamais l'air de vouloir instruire. Il étoit lui-même étonné de leurs progrès. J'ai lu quelque part, lui dit un jour Toni, les noms de rhétorique & de logique. Est-ce encore un objet d'étude pour nous ? Comme il vous plaira, répondit le Philosophe : nous pourrons y perdre quelques moments après avoir si bien employé les autres. Ces deux sciences vous paroissent donc inutiles ? ajouta Toni. Pour le moins, reprit encore le Philosophe. On dit que l'une forme le goût, & l'autre le jugement ; mais quiconque est né avec un jugement & un goût faux, ne rectifiera jamais ni l'un ni l'autre. La rhétorique ne lui fournira que de fausses applications, la logique que de faux arguments. Il se servira des unes pour gâter un discours, & des autres pour étayer un paradoxe. On naît rhétoricien & logicien, comme on naît avec du génie & une belle figure : l'Art ne peut suppléer à ces dons quand la Nature les a refusés. Si vous

avez le bonheur de ſentir & de penſer fortement, les figures qui peuvent animer votre diſcours & les raiſons qui peuvent l'appuyer, ne vous manqueront jamais. J'ai preſque toujours vu le ſyllogiſme s'égarer dans ſes réſultats. J'ai vu auſſi qu'en me rappellant trop ce que d'autres avoient dit dans telle ou telle circonſtance, j'oubliois ce que j'avois moi-même à dire.

Tout enfin ſe réduiſit à lire, de temps à autre, les meilleurs orateurs & les meilleurs poetes. On diſcutoit l'impreſſion que faiſoit naître la lecture de certains paſſages. On examinoit les reſſorts que le poete ou l'orateur avoit mis en jeu. Voyez, diſoit le Philoſophe, voyez combien ce tour d'expreſſion donne de grace à cette penſée ! combien cette figure donne de véhémence au diſcours ! combien cette autre le rend touchant ! Pénétrez-vous de ces différents effets, & gardez-vous de ne recourir qu'à ces différents moyens. Vous pourriez, en pareil cas, en faire le même uſage, & n'en pas tirer le même parti. C'eſt la trempe de notre génie qui doit déterminer cet uſage. Autrement c'eſt faire un diſcours pour employer des figures, au lieu de n'employer des figures que pour faire un diſcours.

Quant à la logique, notre Mentor faiſoit lire à ſes éleves quelques-uns de nos ouvra-

ges les plus conſéquents. Voilà, leur diſoit-il, voilà, autant que la foibleſſe humaine peut le permettre, ce qu'on nomme des raiſonnements ſuivis. Il ſeroit facile de vous démontrer qu'ils ne ſe ſuivent pas toujours; mais on ne compte point les faux pas du voyageur qui acheve bien ſa route. Obſervez auſſi que ces écrivains raiſonnent plus qu'ils n'argumentent, & que la plupart des arguments conduiſent à la déraiſon.

Pour appuyer ce qu'il diſoit, Dartevel fit lire à ſes diſciples certains diſcours très accueillis du public, très éloquents & très abſurdes. Il y a, pourſuivoit-il, beaucoup de logique & peu de raiſonnement dans ces ouvrages: rien ne prouve mieux l'abus qu'on peut faire de cette ſcience. Elle donne ſouvent au paradoxe, l'air de la vérité, & à la vérité l'air du paradoxe.

Nous pourrons, ajouta le Mentor, parcourir auſſi les métaphyſiciens. Ils nous apprendront bien peu de choſes. Leurs tentatives reſſemblent à celles de certains hommes qui ont eſſayé de voler dans les airs: leurs ailes factices ſe détachent, & l'animal non volatile retombe lourdement à terre.

Et la phyſique, demanda Toni, la croyez-vous auſſi peu néceſſaire? Du moins nous eſt-elle un peu mieux connue, reprit Dartevel:

de temps à autre nous déchiffrons quelques lignes du livre de la Nature ; mais il s'écoulera bien des fiecles avant que nous ayons achevé de le lire.

Ces entretiens, ces exercices, mêlés de quelques occupations champêtres, partageoient les moments de cette petite fociété. L'émulation fubfiftoit entre les deux éleves. Ils trouvoient chaque jour un plaifir tout nouveau à s'inftruire de leurs découvertes. Mais de fon côté le Philophe en faifoit une dans fon propre cœur, qui lui caufoit beaucoup d'inquiétude & d'étonnement.



CHAPITRE X.

Un Philofophe n'eft qu'un homme.

POurquoi le cœur humain eft-il fi fouvent la dupe de fes propres mouvements ? Pourquoi les lumieres de l'efprit ne fuffifent-elles pas pour découvrir ce genre de fraude ? C'eft ce qu'éprouva notre Mentor. Chaque jour l'attachoient de plus en plus à fes difciples ; chaque jour auffi apportoit quelque différence dans ce double attachement. Il ne négligeoit point Toni ; mais un mouvement involontaire l'entraînoit vers Clairette. Cettte prédilection

eſt tellement dans la Nature, qu'il s'y livroit ſans examen, & même ſans ſoupçonner qu'il s'y livrât. Lorſqu'il s'en apperçut, il ne crut point devoir ſe rectifier. A quoi bon, diſoit-il, violenter un penchant qui n'a rien de criminel? J'ai un nom, un état, & une eſpece de fortune. Clairette n'a peut-être aucune de toutes ces choſes. Je veux les lui offrir quand il en ſera temps. Je l'élevois pour elle-même, je l'éleverai pour moi. La philoſophie y perdra; mais la philoſophie, aux priſes avec des attraits de quinze ans, rarement en ſort victorieuſe. Peut-être auſſi Hubert a-t-il d'autres vues ſur Clairette. En tout cas il ſera toujours temps d'y ſouſcrire. J'eſpere conſerver aſſez d'empire ſur moi-même pour ne point lui diſputer celui qu'il voudra conſerver ſur elle.

Pour Toni, ajoutoit-il, ſes vues ne croiſeront ſans doute pas les miennes. Perſuadé que Clairette eſt ſa ſœur, il n'aura pour elle que les ſentiments d'un frere. Très rarement, en pareil cas, le cœur oſe-t-il franchir les bornes poſées par la Nature.

Malgré toutes ces réflexions, notre Philoſophe avoit des ſcrupules. Clairette lui étoit confiée, & tout ce qu'il méditoit tacitement pouvoit être enviſagé comme un abus de confiance. Mais où donc eſt cet abus, reprenoit-

il ? Je ne veux imiter ni Abailard ni son imitateur ; Clairette n'imitera ni Héloïse ni Julie. Je veux être heureux sans subterfuge. C'est le seul moyen de l'être sans remords.



CHAPITRE XI.

Entretien de Dartevel & de Clairette.

IL est rare qu'une Eleve, aimée de son maître, en soit négligée : mais celui-ci venoit de s'imposer une nouvelle tâche ; il n'étoit pas moins attentif aux mouvements du cœur de Clairette qu'aux progrès de son esprit. Il examinoit si le cœur de Toni étoit d'accord avec l'opinion de sa fraternité. Il eut souvent des doutes sur cette matiere. Cependant l'instruction n'y perdoit rien. Une seule chose mortifioit l'instituteur, c'est que Toni ne retenoit facilement que ce qui lui étoit transmis par Clairette, & que Clairette avoit une aptitude merveilleuse à saisir tout ce que lui enseignoit Toni.

La circonspection du Philosophe ne put tenir contre la sensibilité de l'amant. Il demanda à Clairette pourquoi ses leçons lui sembloient si peu intelligibles. Elle étoit seule avec lui, & se trouva fort déconcertée par

cette queſtion : peut-être même ne lui eût-il pas été facile d'y répondre. Le ſentiment qui la rendoit ſi attentive aux diſcours de Toni étoit encore un énigme pour elle. Son cœur agiſſoit ſans avoir juſqu'alors mis ſon eſprit dans ſa confidence.

Vous ne répondez rien ? ajouta Dartevel.

C'eſt que je ne ſais comment répondre, dit alors Clairette.

Vous avouez donc, reprit le Philoſophe, que j'ai raiſon de me plaindre ?

Pardonnez-moi, répondit-elle ; je n'ai jamais eu deſſein de vous déplaire.

Mais, pourſuivit-il, avez vous eu quelque deſſein oppoſé ? Ce qui peut me ſatisfaire vous ſatisferoit-il ?

Je crois qu'oui, répondit-elle, encore.

Par exemple, continua-t-il, j'éprouve chaque jour beaucoup d'impatience de vous revoir. En avez-vous tant ſoi peu que je reparoiſſe ?

Oui, Monſieur, & j'aurois bien du regret que vous ne paruſſiez pas.

C'eſt quelque choſe, pourſuivit-il ; mais ſi Toni étoit ſéparé de vous, comme je le ſuis, n'auriez vous pas une plus vive impatience de le revoir ?

Je n'en ſais rien, répondit Clairette en rougiſſant, je n'ai jamais éprouvé l'abſcence de Toni.

Cette rougeur fit pâlir le Philofophe. Il en devinoit mieux la caufe, que Clairette elle-même. Dès lors il crut devoir fufpendre fes queftions, & fe borner au rôle d'obfervateur. Peut-être, difoit-il, mes autres découvertes ne feront-elles pas plus heureufes; mais du moins j'aurai l'avantage de n'être pas moi-même découvert.

Il fit cependant à Toni certaines queftions qui ne l'engageoient pas plus loin. Les réponfes qu'il en reçut lui apprirent ce que le jeune homme ne favoit pas encore. Il craignit de le lui apprendre en cherchant à s'inftruire davantage.

On pourra craindre auffi que le zele du maître envers fon éleve ne tarde point à fe ralentir; il eft rare qu'on daigne vouloir travailler à la perfection de fon rival : mais Dartevel étoit réellement philofophe. Il trouva dans fon cœur des reffources contre lui-même. Un noble orgueil vint au fecours de fa bonté naturelle; & il réfolut de finir par générofité ce qu'il avoit commencé par inclination.





CHAPITRE XII.

Nouveaux progrès des Eleves. Facheuſes découvertes du Maître.

C'EST ainſi que l'amour préparoit une ſcene aſſez nouvelle dans un lieu ſéparé de la grande ſcene du monde. Ceux qui, ſans le ſavoir, en étoient les principaux acteurs, continuoient à s'entendre ſans ſe parler, & à ſe parler ſans ſe rien dire. Ils ſe cherchoient avec la même confiance qu'auparavant, ce qui prouve qu'ils ne croyoient pas encore devoir ſe craindre. Un matin, qu'ils côtoyoient un bois peu diſtant de leur demeure, ils entendoient la voix du roſſignol & celle des autres oiſeaux qui ſembloient vouloir lutter avec lui. Que ces chants ſont délicieux! diſoit Toni à Clairette; mais je regretterois de les entendre ſi tu n'en jouiſſois pas avec moi : je ne voudrois goûter aucun plaiſir ſur la terre ſi tu ne pouvois y prendre part. Je faiſois les mêmes réflexions, répondit-elle; rien ne flatteroit ni mes ſens, ni mon cœur, s'il falloit en jouir ſans toi.

Tu vois, reprenoit Toni, ce beau ciel & les riches couleurs dont il ſe pare; tu vois ces côteaux que dorent les premiers rayons du

soleil; ces fleurs dont la prairie est parsemée; ce ruisseau qui la partage; ces arbres dont ses bords sont couverts, & qui nous prêtent si souvent leur ombrage paisible; tous ces objets ne charmeroient plus mes yeux, si mes yeux te perdoient de vue un seul instant. C'est ta présence qui embellit tout. Sans elle, cette solitude ne seroit à mes regards qu'un désert; & avec elle un désert aride & inhabité seroit pour moi un sejour de délices.

On étoit alors au milieu de cette saison délicieuse qui ranime toute la Nature & qui donne à notre ame une activité nouvelle. Une impression de tendresse est répandue dans tous les êtres: une foule d'objets agréables se disputent nos regards & les captivent tour à tour. Il semble que l'Amour ait donné le signal à tout ce qui nous environne: tout contribue à nous attendrir; nos sentiments deviennent des sensations, nos sensations des sentiments, & nous respirons la volupté lors même que nous respirons le parfum d'une rose.

Une telle saison est bien favorable, ou, si l'on veut, bien dangereuse pour deux jeunes amants qui peuvent se retrouver à tous les instants du jour. Toni & Clairette cédoient peu à peu à cette impression générale, sans réfléchir ni sur sa cause, ni sur ses effets. Ils s'aimoient sans définir encore ce que c'étoit

que l'amour, & ils se disoient sans examiner encore s'ils devoient se le dire. C'étoient des sentiments naïfs & purs qu'ils exprimoient sans embarras. Un jour, après un entretien assez tendre, il se forma entre eux une sorte de défi. C'étoit à qui auroit plutôt cueilli & arrangé un bouquet. Ce sera moi, dit Toni, & j'en sais bien la raison. Chacun peut avoir la sienne, reprit Clairette, & je maintiens la gageure. Le prix étoit un baiser qui devoit être accordé à Toni, s'il étoit le plus diligent. On devine bien qu'il le fut. Clairette paya de bonne grace; mais la main trembloit à Toni en présentant le bouquet, & à Clairette en le recevant. Ce baiser les avoit singuliérement troublés l'un & l'autre, & c'étoit la premiere fois qu'ils éprouvoient ce genre de trouble. A peine Clairette osa-t-elle achever son bouquet & l'offrir à Toni. Il voulut s'acquitter à son tour; mais Clairette l'arrêta. Je ne sais, lui dit-elle, pourquoi le prix me paroît plus dangereux que la chose même : croyez-moi, renonçons aux paris de cette espece. Toni alloit lui en demander la cause, quand le Philosophe parut. Il avoit vu de loin une partie de ce léger débat, & même le baiser dont Clairette avoit recompensé Toni. Sa présence deconcerta les deux jeunes gens; mais il étoit lui-même un peu déconcerté. Clai-

rette, pour cacher son trouble & satisfaire en même temps aux devoirs de la politesse, peut-être aussi pour dépayser un peu Dartevel, s'amusa à cueillir un autre bouquet & le lui présenta. Il le reçut avec le plaisir qu'on supposera aisément; mais il eut du regret de voir qu'elle le lui offroit avec une tranquillité qu'elle n'avoit pas en offrant à Toni le sien.

Il étoit trop sage pour rien témoigner ni de ce qu'il pensoit, ni de ce qu'il avoit vu. Il se rejetta sur quelqu'un des sujets ordinaires de leurs entretiens; mais, pour cette fois, il y eut distraction des deux parts. Le maître s'occupoit de toute autre chose que de ce qu'il disoit, & les disciples de toute autre chose que des leçons du maître.

Et celui-ci disoit en retournant à sa maison: Je crains que les vues de ces jeunes gens ne dérangent beaucoup les miennes; je crains que leur cœur ne devine en partie ce qu'on lui cache, ou n'agisse comme s'il l'avoit deviné. Toni & Clairete ne soupçonnoient cependant rien encore de ce mystere; mais la scene du bouquet leur fit faire à tous deux quelques réflexions. C'étoient les premieres qu'ils faisoient sur la situation de leur ame. Toutefois il en résulta pour eux plus d'inquiédude que de lumieres.

CHAPITRE XIII.

Autre découverte.

LEs obſtacles rebutent quelquefois l'ambition ; mais ils ne font qu'irriter l'amour ; c'eſt un enfant mutin qu'une mauvaiſe réception rend plus obſtiné: on le chaſſe, il revient, & ne ſe corrige pas. C'étoit notre Philoſophe qui faiſoit lui-même ces réflexions, & elles ne le corrigerent point. Il craignoit d'avoir pris l'allarme trop aiſément. Je crois, diſoit-il, que ces enfants ſe chercheroient moins s'ils s'aimoient. Je n'aurai rien à craindre juſqu'à ce qu'ils ſe craignent : d'ailleurs, il ſera toujours temps de renoncer à mes deſſeins, quand j'aurai perdu tout eſpoir de les effectuer.

Il continua donc à voir Clairette, & à former l'eſprit de ceux dont il étudioit ſecrètement le cœur. Leurs progrès étoient toujours à-peu-près les mêmes. Leur émulation réciproque ajoutoit encore à leur aptitude naturelle. Ce fut ce qui détermina le Philoſophe à leur propoſer quelque étude de la langue Angloiſe & Italienne, qu'il poſſédoit lui-même à fond. Il donnoit à Toni des leçons de la premiere, & à Clairette des leçons de la ſeconde. Enſuite ils s'inſtruiſoient enſem-

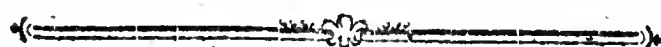
ble de ce qu'ils avoient appris dans le particulier. La méthode que suivoit toujours Dartevel leur abrégeoit bien du temps, de l'ennui & des difficultés. En moins de six mois ils s'entretenoient deja dans ces deux langues; mais ils préféroient l'Italienne à l'Angloise pour s'entretenir. Dartevel les surprit un jour qu'ils traduisoient, en action & le livre à la main, une scene tendre du *Pastor fido.* Les expressions ne leur coûtoient aucune recherche; il sembloit qu'ils produisissent plutôt qu'ils ne traduisoient. Le maître parut encore plus étonné que flatté de leurs progrès. Il en soupçonnoit la cause, & se gardoit bien de s'en attribuer toute la gloire. Je vois, leur dit-il, que le don des Langues vous est dévolu. Il vous sera facile de vous perfectionner par vous-même dans toutes celles que nous avons ébauchées. Je vous suis, à cet égard, moins nécessaire que les bons Livres, & ils ne vous manqueront pas. Ouvrons maintenant celui de la Nature. C'est le plus curieux & le plus varié de tous; mais il n'est pas intelligible sur tous les points. Depuis long-temps on s'occupe à le commenter; malheureusement le commentaire a plus d'une fois embrouillé le texte. Il a fallu recourir au flambeau de la physique; & c'est le guide le plus sûr. La physique ne s'appuie que sur l'expé-

rience.

rience. Elle ne croit voir qu'après avoir touché, en quelque maniere, ce qu'elle voit. Le doute n'est point fait pour elle, & toutes les fois qu'elle ne parle point avec certitude, on peut douter que ce soit elle qui parle.

Mais, poursuivit-il, je ne puis vous initier dans ses mystere, qu'à l'aide de certaines expériences : d'autre part, ces expériences demandent un concours d'instruments peu portatifs. C'est chez moi qu'il faut venir prendre ces leçons. J'espere, ajouta-t-il en souriant, que vous aurez la même satisfaction à venir trouver votre maître, qu'il en eut toujours lui-même à vous prévenir.

Cette offre fut reçue avec empressement. Chacun, au fond, y trouvoit son compte : le jeune couple, parce qu'il devoit faire ensemble ce voyage ; & Dartevel, parce que Clairette en étoit.



CHAPITRE XIV.

Visite bien souhaitée de celui qui la reçoit.

L'AMOUR égalise tout, ou plutôt il éleve, à nos yeux, au-dessus de tout autre objet, celui dont notre ame est préoccupée. C'est ce qu'éprouva notre Mentor. Il avoit reçu chez

lui plus d'une fois tout ce que la province renfermoit de plus distingué. Jamais sa demeure ne lui avoit paru peu digne de cette faveur. Elle étoit même plus élégante & plus recherchée que la philosophie ne l'exige ; cependant, elle lui parut peu digne de recevoir Clairette. Il daigna, pour la premiere fois, descendre dans certains détails minutieux pour un Philosophe. Tout, jusqu'au cabinet de physique fut mis dans le meilleur ordre ; & Clairette étoit à peine en route, qu'il étoit dêja sorti pour aller à sa rencontre.

On ne garantit point qu'un peu de curiosité n'ait eu part à cet empressement. Elle ne fut ni trompée, ni satisfaite. Il put juger du plaisir que ces jeunes gens avoient de voyager ensemble ; mais rien ne lui annonça qu'ils eussent regret de l'avoir sitôt rencontré. Ne regrettez-vous point les pas que je vous fais faire ? leur demanda-t-il. Vous nous croyez donc bien ingrats, lui dit Toni en l'embrassant. Non, cher Mentor, votre présence & vos instructions nous seront toujours précieuses. Et Clairette, qu'en pense-t-elle ? demanda le Philosophe. Je pense comme Toni, répondit Clairette. Le questionneur eût mieux aimé qu'elle n'eût pensé ainsi que d'après elle-même. On arrive, & les soins du Philosophe redoublent. C'étoit même la

premiere fois qu'il descendoit jusqu'aux petits soins. On fit quelques expériences plus propres à aiguiser la curiosité qu'à trop captiver l'attention. Le physicien vouloit qu'on prît goût à ses leçons. Il savoit que la premiere & la plus essentielle de toutes est d'inspirer le desir qu'elles se multiplient. D'ailleurs, cette marche cadroit avec ses vues nouvelles. S'il est doux d'instruire chez elle une éleve que l'on aime, il est encore plus doux de l'instruire chez soi.

Clairette eut beaucoup de compassion d'un oiseau qui sembloit expirer sous le récipient. Elle témoigna sa joie de le voir renaître à la fin de l'expérience.

Le Physicien ne parla pas toujours physique. Il promena Clairette dans ses appartements & ses jardins. Il examinoit l'impression que ces divers objets faisoient sur elle, persuadé que plus la demeure lui plairoit, moins le possesseur seroit éloigné de lui plaire.

Voilà une retraite délicieuse, lui disoit-elle ; vous ne devez jamais vous ennuyer ici. Je l'ai cru d'abord comme vous, reprit le Philosophe ; mais depuis quelque temps j'éprouve le contraire. La plus belle solitude, ma chere Clairette, finit toujours par nous paroître une solitude. L'homme n'est pas fait pour vivre isolé : il ne peut se suffire

à lui-même. Je croyois mes livres la meilleure de toutes les sociétés ; je croyois ce bosquet & ces jardins solitaires préférables à tout l'éclat du grand monde. Ce n'est point le grand monde que je regrette : il me paroît encore ce qu'il est réellement ; un tourbillon bruyant & importun, qui nous entraîne plutôt qu'il ne nous conduit, qui ne nous distrait qu'en nous fatiguant, & qui nous laisse le cœur vuide au milieu de tout ce qui occupe nos regards. C'est notre cœur qui a besoin d'être occupé. La solitude elle-même ne lui offre que des objets muets, ou qui ne tardent point à lui paroître tels : il lui en faut d'une autre espece pour l'attacher. Il veut se prendre, ou être pris. Par exemple, ajouta-t-il en hésitant, si un solitaire tel que moi avoit pour société une compagne telle que vous, jamais l'ennui n'oseroit approcher de sa solitude, sa solitude cesseroit d'en être une à ses yeux ; le reste du monde ne seroit plus rien pour lui, ou plutôt avec elle il croiroit posséder le monde entier.

Ce discours embarrassa Clairette ; car, tout enveloppé qu'il étoit, elle y comprenoit quelque chose. Elle voulut parler, mais ses idées se confondirent au point que les expressions ne se présentoient pas. Dartevel sentit qu'il falloit l'interrompre, puisqu'elle ne disoit

rien. Il changea de propos, & l'arrivée de Toni ne lui permit pas de revenir ſur les précédents.

Un repas, d'une élégance plus que philoſophique, fut ſervi aux deux éleves & à leur maître. Dartevel croyoit n'être qu'attentif; mais ſon cœur le menoit au-delà de la perſuaſion. Il vouloit, ſans ſe l'avouer, donner à Clairette un avant-goût des lieux où il déſiroit qu'elle ſe fixât par la ſuite.

On déſignat, en ſe quittant, les jours deſtinés à continuer les mêmes leçons; & Dartevel ſe reſerva le droit de ſe rendre auprès de ſes éleves les jours qu'ils ne ſe rendroient paz chez lui.



CHAPITRE XV.

Triſte ſituation de Toni & de Clairette. Aveu réciproque. Réſolution vertueuſe. Embarras du Philoſophe.

CETTE alternative s'obſerva de part & d'autre, & Dartevel eut plus d'une fois occaſion de parler d'autre choſe que de phyſique. Mais ſa délicateſſe lui impoſoit de la circonſpection. L'inſtituteur gênoit l'amant. Je ne dois, diſoit-il, me permettre le ſe-

cond rôle qu'après avoir quitté le premier. Je ne dois quitter le premier qu'après l'avoir bien rempli. Cette loi que je me suis imposée n'est que volontaire ; mais elle n'en est pas moins une pour moi.

Peu s'en fallut cependant qu'il n'y dérogeât. Il sentoit de jour en jour sa passion s'accroître, & sa résolution s'affoiblir. Il devenoit jaloux de Toni, en croyant n'être qu'épris de Clairette. Ceux-ci devenoient de plus en plus épris l'un de l'autre, sans approfondir encore leurs sentiments. Mais le reveil étoit proche. Ils ouvrirent insensiblement les yeux, s'apperçurent qu'ils alloient cotoyer un précipice. Leur ame en fut effrayée. Elle n'étoit point faite pour braver même l'apparence du crime. Un sombre chagrin l'enveloppa subitement. La douce confiance qui avoit toujours accompagné leurs entretiens, s'évanouit. Ils ne se cherchoient plus qu'en hésitant : ils ne s'abordoient plus qu'avec embarras. Le sujet de leurs études journaliers n'étoit plus l'unique sujet de leurs réflexions. Souvent après s'être rendu compte du premier ils tomboient dans un profond silence. Un jour qu'ils y étoient plongés comme à l'ordinaire ; Toni le rompit par ces mots : pourquoi, ma chere sœur, la gaieté qui accompagnoit tous nos entretiens

a-t-elle disparu ? Pourquoi semblez-vous me craindre ? Pourquoi vous craigné-je moi-meme ? Quel changement s'est-il donc fait dans notre ame ? La mienne, reprit Clairette, n'a point changé : elle ne changera jamais. Cependant, j'éprouve ce que vous éprouvez. Je desire votre présence, & votre présence m'embarrasse. Je n'avois jamais connu la tristesse, & maintenant je suis triste en vous voyant, comme en ne vous voyant pas. J'en cherche inutilement la cause : elle est dans mon cœur ; mais mon esprit ne peut la développer.

Le mien, reprit Toni, craint de porter trop loin ses découvertes. Je regrette souvent les lumieres que j'ai acquises ; peut-être que sans elles je jouirois encore de l'illusion qu'elles m'ont enlevée. J'aimerois encore Clairette comme on aime une sœur.... Je ne m'affligerois pas d'être né son frere... Je n'aurois ni craintes, ni remords, &, sans doute, je ne mériterois pas d'en avoir !...

Que dites-vous ? cher Toni, interrompit Clairette ; vous m'effrayez ! vous portez dans mon cœur une lumiere qui m'en découvre tout le désordre.... Quel égarement !... : Qu'elle horreur !... Hélas ! il faut donc nous fuir !...

Nous fuir ! s'écria-t-il. Eh ! quel malheur

plus grand peut donc nous menacer ? De tous ceux que je redoute, c'eſt celui que je ſurmonterois le moins. Tu ne connois donc pas les rigueurs de l'abſence ? Non ! jamais je ne pourrai vivre éloigné de toi ! Songe que le jour naîtroit ; que le jour finiroit, ſans que rien pu nous offrir aux regards l'un de l'autre ! je redemanderois Clairette à toute la Nature, & toute la Nature ſeroit muette pour moi. Que dis-je ? Tu ſerois ſans ceſſe préſente à ma penſée, je ſerois préſent à la tienne, & nous aurions le tourment de l'illuſion, ſans avoir aucune des douceurs de la réalité.

Hélas ! reprit Clairette ; que ces douceurs deviendront ameres ! Crois-tu qu'après cette explication je puiſſe déſormais m'offrir à tes yeux ſans rougir ? . . . On ne rougit que du crime, reprit impétueuſement Toni, & toutes nos actions ſont innocentes. . . . . Craignons qu'elles ne ceſſent de l'être, ajouta Claitette. Ne crains rien, répliqua-t-il ; je me punirai par un éternel ſilence d'avoir oſé le rompre une ſeule fois. J'aimerai, mais je reſpecterai toujours ma chere Clairette. Va, raſſure-toi ; nous ne ſommes pas nés pour le crime : nos cœurs nous déſavoueroient ſi notre raiſon pouvoit s'oublier un inſtant. Préférons le malheur de ſouf-

frir ensemble, à celui de souffrir éloignés l'un de l'autre. Hé bien ! ajouta Clairette en versant quelques larmes, promets-moi de veiller sur mes foiblesses, comme je m'oblige à veiller sur les tiennes. Avertis-moi de te quitter ; quitte moi souvent sans que je t'en avertisse. Défends-moi contre moi-même ; j'espere te pouvoir défendre à mon tour. Ce n'est qu'en réunissant toutes nos forces que nous pourrons surmonter notre foiblesse. Oui, je te le promets, reprit Toni en pleurant comme elle ; oui, nous vaincrons notre destinée ; nous lui arracherons l'ascendant qu'elle avoit pris sur notre vertu ; & sans doute, le juste orgueil que la vertu inspire, nous dédomagera, en partie, des sacrifices qu'elle exige.

A peine il achevoit ces mots, quand le Philosophe les joignit. Son arrivée parut les déconcerter, & le trouble où il les vit lui en causa beaucoup à lui-même. Que vois-je ! leur dit-il : que signifie cet air de consternation ? Il falloit répondre, & cette réponse embarrassante pour tous deux. Dartevel devina ce qu'on n'osoit lui dire ; mais il n'en temoigna rien. Il chercha encore mieux à cacher l'émotion que lui causoit cette découverte. Mais Toni étoit trop ennemi du mensonge, & trop plein du su-

jet de son entretien avec Clairette ; pour dissimuler entierement. Nous raisonnions, dit-il au Philosophe, sur certaines loix que nous impose la vertu, & nous étions surpris de voir la Nature si souvent aux prises avec elle. On les prendroit pour deux ennemies dont l'une se plaît à détruire ce que l'autre cherche à élever.

C'est un combat qui dure depuis bien long-temps, reprit le Mentor, & qui ne doit finir qu'avec l'existence de l'une des deux rivales. Il est à craindre que la Vertu ne cede la premiere. Elle est, dit on, aussi ancienne que la Nature ; mais la Nature a plus de moyens pour conserver ses droits, que la Vertu n'en a pour maintenir les siens.

Celle-ci ne se plaît-elle point trop à contrarier l'autre ? ajouta Toni ; on diroit qu'elle prend à tâche de tout lui disputer. La Nature humaine est-elle donc si perverse, qu'il faille toujours être en garde contre ce qu'elle inspire ? La Nature elle-même, reprit Dartevel, n'est pas toujours écoutée quand les passions se font entendre. Sa répugnance devient alors presque autant à charge que les remontrances de la Vertu.

Mais, reprit le jeune homme, c'est la Nature qui nous a donné un cœur, & c'est ce

cœur qui enfante nos passions : n'en conclurai-je pas que toutes les passions sont dans la Nature ?

Vous raisonneriez comme on raisonne en logique, reprit le Philosophe. Ce n'est point à la Nature qu'il faut imputer nos écarts. L'ordre qui regne dans ses ouvrages nous indique celui qu'elle veut établir parmi nous. C'est l'ordre qui soutient le monde physique, & sans l'ordre le monde moral seroit bientôt détruit. Elle régla pour le mieux l'économie générale du premier ; mais certains accidents peuvent déranger cet ordre dans les détails. Que faire alors ? il faut lutter contre ces accidents. Un fleuve est sujet à se déborder : opposez-lui une digue. Un foible édifice ne peut résister aux vents impétueux : étayez cet édifice. Donnez un appui à l'arbrisseau que ces mêmes vents menacent de déraciner. A cela près, le fleuve & les vents auront leur utilité particuliere. Telles sont les passions : la Nature nous les donna pour servir d'aliment à notre ame, & de ressort à notre activité. Sans elles, nous tomberions dans cette espece d'inaction qui tient de l'inexistence. Mais comme ce ressort peut quelquefois nous agiter trop vivement, la Morale y mit un contrepoids salutaire : elle traça des limites entre ce qui est utile & ce

qui peut être dangereux ; & l'homme sage, l'homme vertueux, est celui qui respecte ces limites.

Hé bien ! oui, je les respecterai, s'écria le jeune homme en sautant au cou de son Mentor, & en versant de nouvelles larmes ; oui, j'écarterai de mon cœur le poison qui commençoit à s'y glisser. Secourez-moi, mon cher Mentor ! apprenez-moi à me vaincre, & à respecter la vertu dont vous plaidez si bien la cause.

Ce discours & cette action jetterent l'étonnement & la douleur dans l'ame du Philosophe, Il avoit presque autant besoin d'être secouru que celui qui imploroit son secours. Il regarda Clairette qui ne lui parut pas moins agitée que Toni, & qui n'osoit lever les yeux. C'en est fait, dit-il en lui-même, le cœur de ces enfants s'est expliqué. Il réclame contre une fraternité imaginaire. C'est envain qu'on recherche à tromper la Nature: elle est douée d'un instinct supérieur à tous les subterfuges de la politique.

La matiere étoit si délicate que Dartevel ne pouvoit ni espérer un aveu complet, ni témoigner qu'il l'avoit prévenu. Il se rejetta sur ces maximes générales de conduite, applicables à toutes les situations. Croyez-moi, mon cher Toni, lui disoit-il, plus on pra-

tique la vertu, plus elle nous paroît aimable. Sa société n'eſt pas du nombre de celles qui rebutent par un long commerce. On ne la quitte pas ſans remords, on ne ſe ſouvient qu'avec regret de l'avoir quittée.

En parlant ainſi on ſe trouva près de la maiſon d'Hubert, & l'on changea d'entretien; mais il n'effaça point les triſtes impreſſions, que le premier avoit laiſſée dans l'ame du Philoſophe & de ſes éleves.



CHAPITRE XVI.

Conduite geneureuſe de Dartevel.

QUE la philoſophie a peu de reſſources contre une foibleſſe qui nous flatte! C'eſt la paſſion qui commande, c'eſt la raiſon qui obéit. Dartevel, le ſage Dartevel, ne ſe reconnoiſſoit pas lui-même. Son ame, impétueuſement agitée, projettoit au lieu de réfléchir. La nuit ne lui procura ni ſommeil ni repos. Quoi! diſoit-il enfin, je me ſuis dérobé au tumulte de la capitale: j'ai fui le grand monde où j'euſſe été accueilli: j'ai voulu vivre avec moi-même & pour moi: je n'ai dérogé à ce plan de conduite qu'en faveur de la bienfaiſance: c'eſt par bien-

faiſance que je me ſuis permis de connoître l'amour ; & c'eſt ce qui devoit produire mon repos, qui fait aujourd'hui mon ſupplice ! O ſageſſe ! ô vain nom ! tu m'a trompé. Je croyois ne pouvoir m'égarer avec toi, & c'eſt toi qui m'égares.

Ce ne fut que par accablement qu'il parvient à s'aſſoupir. Son réveil lui offrit à-peu-près les mêmes idées ; mais ſon ame étoit moins émue, elle s'ouvroit mieux aux conſeils de la raiſon. Que ferai-je ? diſoit-il. Tous mes projets, toutes mes plaintes, ne changerons rien à ce qui eſt. L'ouvrage de l'amour ne peut être détruit que par lui-même. J'avois cru que les noms de frere & de ſœur interdiroient à ce jeune couple tout autre ſentiment que l'amour fraternel. Un inſtinct plus fort a parlé. Ils croient leur amour coupable ; ils n'en ſont que plus malheureux. C'eſt trop que d'être tout enſemble privés d'eſpoir & déchirés de remords. Le cœur humain a bien aſſez à gémir de ſes foibleſſes ; ne l'obligeons point à frémir d'un crime qui n'exiſte pas.

C'eſt ainſi que l'ame du Philoſophe reprenoit inſenſiblement l'eſſor qui lui étoit propre. Son équité naturelle plaidoit contre lui-même la cauſe de ſon jeune rival. Bientôt il en vint juſqu'à le plaindre. Pourquoi, di-

foit-il, voudrois-je que Toni eût été plus insensibie que moi ? Il a des yeux ; il a un cœur. La seule différence qui existe entre nous, c'est qu'il croit sa foiblesse un crime, c'est qu'il gémit d'un penchant dont il pourroit s'applaudir. Je suis vengé par ses remords ; mais cette vengeance est peu digne de moi, ces remords ne sont point faits pour lui. Je veux l'en delivrer. Le seul moyen de me consoler d'avoir été foible, c'est de pouvoir être encore généreux.

Une seule difficulté l'arrêtoit. Il ne pouvoit instruire Toni de sa destinée que de l'aveu d'Hubert qui l'en avoit lui-même instruit. C'étoit le secret du Viellard, & non le sien. Ce fut donc à lui qu'il résolut de s'adresser. Il le trouva seul. Toni & Clairette étoient allés, par ses ordres, à la ville voisine pour quelques affaires domestiques. Dartevel saisit cette circonstance. Ne seroit-il pas temps, dit-il au Vieillard, d'instruire ces enfants de leur origine, ou du moins de ce que vous pouvez leur en apprendre ? Croyez-vous donc la chose si pressée, reprit Hubret ? J'ôterai peut-être à ces pauvres enfants la seule consolation qu'ils aient dans ce monde, celle de croire avoir un pere, & un pere qui les aime. Je ne serai plus pour eux qu'un bienfaiteur. Ils ne se regarderont

plus que comme deux orphelins que j'ai recueillis par humanité. Peut-être m'en estimeront-ils plus ; mais peut-être m'en aimeront-ils moins.

Je vous réponds de leur cœur ; dit le Philosophe, il est digne de tout ce que vous avez fait pour eux. Mais quelqu'un peut les instruire de ce que vous leur dissimulez. La malignité humaine peut en aggraver les circonstance pour envenimer ses reproches, & ces reproches les accableroient d'autant plus, qu'ils y seroient moins préparés. Ils croiront leur sort plus triste qu'il ne l'est ; & ne fussent-ils humiliés qu'un instant, cet instant est bien cruel pour des cœurs sensibles.

Mais, reprit Hubert, cela peut ne point arriver, & c'est leur faire un mal certain pour éviter un inconvénient douteux. D'ailleurs, je ne puis me résoudre à leur dire que je ne suis pas leur pere. J'ai tant de plaisir à l'oublier, moi-même ! Ne voyez-vous pas, poursuivit-il avec émotion, que je vais mettre une espece de barriere entre eux & moi ? Ils n'auront plus la même familiarité ; ni peut-être la même confiance. On n'aborde point un étranger comme un pere ; je ne pourrai plus moi-même les traiter comme mes enfants ; & j'aurai seulement détruit une illusion qui nous est chere à tous trois.

Vous ne ſavez pas, reprit le Philoſophe, combien ces pauvres enfants ſont à plaindre ?... A plaindre ! interrompit Hubert avec étonnement : je ne l'aurois pas cru. J'ai fait pour eux tout ce que ma fortune m'a permis de faire. Hélas ! que n'ai-je pu faire d'avantage !...

Ce n'eſt ni ce que je veux dire, ni ce qui les afflige, interrompit à ſon tour le Philoſophe. Leur cœur n'eſt ni ambitieux ni ingrat; mais leur cœur eſt ſenſible. Tant mieux! ajouta Hubert. Cette ſenſibilité mene ſouvent trop loin, reprit le Philoſophe : par exemple, s'ils s'aimoient plus qu'un frere & une ſœur ne doivent s'aimer ? — Hé bien ! ils ne ſont point frere & ſœur. — Ils croient l'être, & cette perſuation feroit leur ſupplice. — On pourroit les ſoulager par la ſuite. — Ils ne pourroient prévoir ce ſoulagement : comptez-vous pour rien les tourments d'une paſſion qui feroit ſans eſpérance ? Hé bien ! voilà leur ſituation. J'ai deviné leur ſecret. Ils s'aiment, & gémiſſent de s'aimer.

Les pauvres enfants ! s'écria Hubert : ils ſont bien faits pour ſe plaire l'un à l'autre. Que ne puis-je les unir ! Tout ce que je poſſede leur eſt deſtiné. Mais on peut me redemander Clairette : je n'en ſuis que le

ſuivit le Philoſophe. Le plus grand des malheurs eſt de n'entrevoir aucun terme à une ſituation douloureuſe.



CHAPITRE XVII.

Hubert avoue à Toni & à Clairette qu'il n'eſt pas leur pere.

DARTEVEL parloit encore quand Toni & Clairette arriverent. Le Vieillard ne remarqua point en eux cette gaieté qui les ſuivoit par-tout autrefois, & que ſa préſence augmentoit toujours. Il en fut ému juſqu'aux larmes. Qu'avez-vous, mes enfants ! leur dit-il : eſt-ce que les petits ſoins dont je vous charge vous paroiſſent trop pénibles ? Je les diminuerai ; je veux que vous ſoyez contents & heureux.

Ah ! mon pere ! quel reproche ! s'écria Toni ; avez-vous pu me ſoupçonner d'ingratitude ? Non, diſpoſez de mes jours & de tous mes inſtants : ils ſont à vous. C'eſt pour vous que le repos doit être fait ; & ſi le bonheur exiſte ſur la terre, c'eſt vous qui méritez d'en jouir.

Le Vieillard embraſſa Toni avec un redoublement de tendreſſe. Et toi, ma chere

Clairette, lui dit-il, tu pleures & tu gardes le silence ! Qu'el est le sujet de tes larmes ? D'où provient la tristesse qui te mine depuis quelque tems ? Va, le Ciel ne t'a point formée pour être malheureuse. Il a paru se complaire en toi : espere en lui ; c'est souvent du sein de nos peines qu'il tire notre bonhéur.

Ah ! je n'en espere plus ! s'écria Clairette en sanglotant : & le moment d'après elle parut effrayée de ce qu'elle avoit dit.

Peut-être, ajouta Hubert, cette solitude commence-t-elle à te déplaire. Hélas ! mes chers enfants, je n'ai pas d'autre asyle à vous offrir. Mais parle, Clairette ; si le séjour de la ville te plaît d'avantage....

Vous m'accablez, ô mon pere ! s'écria-t-elle. Hélas ! puis-je être heureuse où vous ne serez pas ?..... Si pourtant quelque jour mes soins vous deviennent inutiles, permettez-moi de quitter cette solitude pour une autre... —Comment ?.... Que dis-tu ? —Que je voudrois renoncer au monde, me consacrer à une éternelle retraite, y vivre ignorée..... oubliée ; & là, attendre la fin d'une vie qui me paroîtra toujours trop longue.

Quel funeste discours ! ma chere fille, interrompit le Vieillard ; eh ! pourquoi renoncerois-tu au monde ? Le Ciel t'a créée pour

en faire l'ordement. Tu ne fais que de naître, & déja tu songe à mourir ! Songe plutôt que c'est toi qui dois me fermer les yeux. Tu n'as pas le pouvoir de disposer de toi ; je n'ai pas moi-même celui de te le permettre.

Que dites-vous, mon pere ? s'écria-t-elle : comment.....

Non, ma chere Clairette, ajouta le Vieillard en lui pressant les deux mains, non, je n'ai pour toi que la tendresse d'un pere ; je n'en eus jamais ni le titre, ni les droits.....

Est-il possible ? s'écria Toni.... Quoi ! Clairette n'est point ma sœur ?

Ni toi mon fils, reprit le Vieillard en versant des larmes & en le pressant dans ses bras. Tu n'as plus de pere, & j'ai eu le bonheur de t'en servir ; mais console-toi, la Nature ne peut rien mettre de plus dans l'ame d'un pere pour son fils, qu'elle n'a mis pour toi dans la mienne. Je puis le disputer au pere le plus tendre, comme toi au fils le plus digne de la tendresse paternelle.

Pour toi, ma chere fille, dit-il à Clairette, qui étoit presque évanouie à ses genoux, ceux de qui tu tiens le jour en jouissent peut-être encore. Ils ont sur toi les droits que donne la Nature. C'est leur volonté qui doit diriger la tienne.

Eh ! où sont-ils ? demanda-t-elle en pleu-

rant. Ils m'ont donc entiérement abandonnée.

Le Ciel peut te les rendre, ajouta le Vieillard. Sans doute que de fortes raisons les tiennent encore éloigés de toi. Oui, tu auras quelque jour la douceur de te retrouver dans leurs bras. En attendant, reste auprès de celui qui les a remplacés, & qui te chérit comme ils te chériroient eux-mêmes.

Toni étoit égaré, hors de lui-même de ce qu'il venoit d'apprendre. Au moins son amour n'étoit point sans espoir : mais ce sentiment ne lui en fit point étouffer d'autres. Il sentit quels nouveaux devoirs lui imposoit la reconnoissance ; il sentit combien Hubert étoit encore plus pour lui qu'il ne l'avoit cru. Homme respectable ! homme unique ! lui dit-il en lui pressant & lui baisant les mains : comment reconnoître tout ce que vous avez fait pour nous ? comment nos cœurs ne s'y seroient-ils pas trompés ? comment pourrions-nous croire n'être pas vos enfants ? Ah ! je veux toujours être votre fils ! reprenez sur moi tous les droits d'un pere, ils vous appartiennent. Ceux que donne la bienfaisance égalent pour le moins ceux que peut donner la Nature.

Clairette exprimoit à-peu-près les mêmes sentiments, & ils n'étoient pas moins sinceres. Le Vieillard versoit des larmes de joie,

& le Philofophe pleuroit d'attendriffement. Il examinoit cependant, malgré lui, l'impreffion que faifoit cette nouvelle fur ceux à qui on venoit de l'apprendre. Mais il feroit difficile de peindre ce qui fe paffoit dans leur ame. Eux-mêmes fe feroient trouvés hors d'état d'en rendre compte. On ne fait s'ils étoient plus fatisfaits de n'être point frere & fœur, que chagrins de n'être pas les enfants du Vieillard. Mais cette journée les réfervoit encore à d'autres épreuves.



CHAPITRE XVIII.

Vifite imprévue. Facheufe miffion de M. l'Abbé Rapt.

A PEINE cette petite fociété étoit revenue de fa premiere émotion, qu'elle vit un cavalier inconnu mettre pied à terre à la porte du logis. Cet homme portoit une phyfionnomie affez dure & un extérieur équivoque. Ses cheveux, taillés d'une certaine maniere, indiquoient l'homme d'églife: le refte laiffoit le choix entre le chaffeur, le militaire & le contrebandier. Il demanda à très-haute voix M. le Chevalier de Vernon. Je ne connois pas de Chevaliers, répondit Hubert. Mais;

reprit l'inconnu, n'eſt-ce pas vous qui êtes ici le maître ? Cette maiſon m'appartient, répliqua le Vieillard ; mais mes amis y ſont les maîtres comme moi. —Hé bien ! c'eſt vous qui prenez ſoin du Chevalier de Vernon depuis ſon enfance. —Je n'ai jamais, en fait de garçons, pris ſoin que de Toni. —Toni eſt apparemment le Chevalier de Vernon. —Je n'en ſais rien. —Quoi ! vous le nourriſſez ſans le connoître ? — Oui dà. — Eh ! pourquoi ? —Parce qu'il a beſoin d'être nourri. —Hé bien ! je vous apprends que vous avez ſervi de pere à un Gentilhomme. —Que m'importe ? d'où vient alonger ſon nom ? il me ſuffit d'avoir ſervi de pere à un homme. Cet enfant, ajouta l'Abbé, ne vous fut-il pas remis par le Curé du village voiſin ? Je l'avoue, répondit Hubert ; & cet enfant, c'eſt Toni. —Et ce prétendu Toni où eſt-il ? C'eſt moi, Monſieur, dit le jeune homme, c'eſt moi qui ſuis Toni, & qui ne préſume pas être autre choſe. Pardonnez-moi, Monſieur, reprit l'Abbé ; vous êtes fils du Vicomte de Vernon, & neveu de M. le Baron de la Donjoniere. C'eſt M. le Baron qui m'a député vers vous. Il vous écrit cette lettre où vous trouverez de ſa part des bontés & des ordres. Toni ouvrit la lettre, & la lut à haute voix : elle étoit conçue en ces termes :

» Je

» Je penſe que vous hériterez de moi après » ma mort, & j'ai quelque envie de vous » faire du bien dès mon vivant. J'ai auſſi » quelques leçons de conduite à vous tracer. » Ainſi, partez ſur le champ, & remerciez » comme il vous plaira le bon homme qui » a pris ſoin de votre enfance. Je ne veux » entrer pour rien dans ce qui eſt fait; mais » je me charge de ce qui reſte à faire.

LE BARON DE LA DONJONIERE.

En mon Château, le 9 Juin 1757.

Cette lettre cauſa à Toni preſque autant d'indignation que de ſurpriſe. Il s'étoit interrompu lui-même pluſieurs fois en la liſant, &, pour toute réponſe, il la rendit au porteur. Quoi! Monſieur, lui dit ce dernier, c'eſt ainſi que vous recevez les offres de M. le Baron, d'un homme qui prétend vous ſervir de pere! Le voilà! s'écria Toni, en ſerrant & baiſant la main du bon Hubert; le voilà le ſeul pere que j'aie jamais connu, le ſeul que je veuille jamais connoître. C'eſt à lui que je dois tout: c'étoit à lui, & non à moi, qu'il falloit écrire. Je ne le quitterai point; je veux être l'appui de ſa vieilleſſe comme il fut celui de mon enfance. En parlant ainſi il mouilloit de larmes la main du Vieillard.

Clairette s'étoit emparée de l'autre & en usoit de même. Hubert étoit presque suffoqué par la joie & l'attendrissement. Pour le député, il ne s'occupoit plus d'Hubert, ni de Toni. La vue de Clairette avoit dérangé sa mission. Il la regardoit & l'admiroit. Qu'elle est charmante ! disoit-il, en roulant ses yeux & se frottant les mains ; ce sont les graces sans afféterie, c'est la beauté sans parure & sans apprêt. J'excuse Toni de ne vouloir pas s'en éloigner. Elle mérite bien qu'on la préfére à tous les Barons de France & d'Allemagne.

Il reprit cependant son premier rôle. Mais, Monsieur, disoit-il à Toni, ce refus n'est pas croyable ; il offensera M. le Baron. Ce n'est pas mon dessein, reprit le jeune homme : je sens tout le prix de ses offres ; mais je sens mieux encore ce que je dois à cet homme respectable, qui, sans me rien devoir, a tout fait pour moi.

Ecoute, mon enfant, lui dit le Vieillard en l'embrassant avec tendresse, je t'ai servi de pere au lieu du tien ; je te destinois, ainsi qu'à Clairette, l'héritage des enfants que je n'ai plus. Il se présente aujourd'hui un pere plus riche, & plus digne de ce qu'on appelle ta naissance : profite de sa bonne volonté, & si elle change, compte toujours sur la mienne.

Non, je ne puis me résoudre à vous quitter, s'écria Toni ; voici le temps où mon travail & mes soins vous dédommageront de ceux que je vous ai coûtés. Je n'ai besoin de rien, reprit le Vieillard ; je serai toujours heureux si tu peux l'être. D'ailleurs, Clairette ne me quitte pas. Elle m'aidera à supporter ton absence, & nous ne t'en aimeront pas moins l'un & l'autre, quoique tu sois absent.

Ah ! disoit Toni en lui-même, Clairette pourra bien ne pas vous imiter. Les absents ont si aisément tort ! Qui sait même si on me permettra de la revoir ? N'y a-t-il pas de bienfaiteurs qui ne le deviennent que pour avoir droit de tyranniser ceux qu'ils obligent.

Ces réflexions, jointes à ce que lui inspiroit son attachement pour Hubert, ne l'engageoient point à suivre le député du Baron. Il résista à tout ce qu'on pu lui dire. Hubert crut enfin devoir en appeller au Philosophe. Celui-ci, que toute cette scene avoit fort ému & fort intéressé, répondit au Vieillard, que lui & Toni avoient raison ; mais qu'à la place de ce dernier, il ne le quitteroit pas. D'ailleurs, poursuivit-il, M. le Baron réclame bien Toni comme son parent ; mais jusqu'ici rien ne prouve qu'il le soit. Ma démarche le prouve, reprit le député ; est-il ordinaire

de voir un Baron réclamer pour son parent quelqu'un qui ne le seroit pas? est-il ordinaire de vouloir faire le bien sans y être déterminé par quelque motif.

Le motif existe dans la chose même, reprit le Philosophe. Sans doute, ajouta les bon Hubert. Mais que pense Clairette de tout ceci? Réponds-moi mon enfant : n'a-t-il pas tort de se faire tant prier? Clairette baissa la vue, & ne répondit rien. Parle donc, reprit Hubert, explique-toi. Est-ce que tu penserois qu'il a raison? —Moi, mon pere! je suis trop jeune pour être consultée ; mais.... —Hé bien! que ferois-tu à sa place? Je resterois avec mon pere, ajouta Clairette en rougissant malgré elle. Oui, j'y resterai, s'écria le jeune homme avec une extrême vivacité ; oui, je pense comme Clairette. Je me doutois bien, reprit le député, que vous pensiez tous deux l'un comme l'autre, & je vois qu'il fraudra m'en retourner comme je suis venu. Ce fut, en effet, ce qui arriva.



CHAPITRE XIX.

Ce que c'étoit que M. le Baron de la Donjoniere; ce que c'étoit que Madame la Baronne; ce que c'étoit que M. l'Abbé Rapt. Mesures que prend le premier pour faire enlever Toni de la maison d'Hubert.

ON ignoroit à la Cour l'existence du Baron de la Donjoniere. C'étoit lui faire injure. M. le Baron avoit des titres non moins anciens que le château qu'il habitoit, & ce château avoit été bâti sous Charles V. Il avoit aussi un domaine & quelques chiens courants qu'il estimoit beaucoup; des vassaux & quelques valets qu'il ménageoit peu; une centaine de vieux volumes qu'il relisoit souvent; une femme encore jeune, dont il n'aimoit que la généalogie. Pour ce qui est de Madame la Baronne, elle représentoit assez bien aux jours des grandes fêtes, & assistoit réguliérement à la messe paroissiale, tant elle étoit jalouse du droit de presséance.

Il y avoit de plus dans cette maison un de ces êtres mixtes, espece inconnue dans les neuf dixiemes de la terre; mais très commune dans la portion de l'Europe que nous

habitons. C'est ce qu'on nomme vulgairement un *Abbé*. Celui-ci avoit choisi cette profession pour s'épargner l'embarras d'en remplir une autre. Il ne savoit rien, mais il croyoit la science fort inutile. Son occupation ordinaire étoit de jouer au mariage & à la bataille avec Madame la Baronne, ou de rapporter le gibier qu'avoit tué M. le Baron.

Ce Seigneur de Paroisse ne voyoit rien au-dessus d'une pareille dignité. C'étoit pour la conserver plus long-temps, qu'il conservoit avec soin sa personne. Il détestoit l'état militrire. Il n'avoit jamais voulu faire aucune campagne, parce qu'un Baron pouvoit y être tué comme son vassal. Un seul point troubloit sa tranquillité : il n'avoit point d'enfants pour succéder à son haut titre. C'est ce qu'il reprochoit souvent à Madame la Baronne, qui de son côté protestoit avoit tout mis en usage pour s'épargner ce reproche. Elle en prenoit à témoin jusqu'à M. l'Abbé, qui ne la démentoit pas. Toutefois, rien n'avoit réussi, & il ne restoit plus, à cet égard, aucun espoir de succès.

Quel dommage ! disoit le Baron, que ma Baronnie & mon château soient destinés à passer, après ma mort, dans des mains qui peut-être les démembreront ! A propos, poursuivit-il, avont-nous des parens ? Je n'en

ſais rien, répondit la Baronne, je ne m'en ſuis jamais informée. Vous ſavez que M. le Baron, votre pere, mourut de la main d'un malheureux payſan, qu'il ne maltraitoit cependant que pour la dixieme fois. Votre mere tomba du haut d'un colombier en apprenant cette nouvelle; ſa mort ſuivit de près ſa chûte. M. le Châtelin, mon pere, mourut de fatigue, les médiſants ont dit de frayeur, à la convocation de l'arriere-ban pour chaſſer les Anglois débarqués. Ma mere ne put ſe réſoudre à lui ſurvivre. J'ai par bonheur ſurvécu à ma mere; mais j'ignore quel héritier nous ſurvivra. Je l'ignore également, reprit le Baron. Après tout, je ne m'en inquiete qu'en faveur de ma Baronnie & de mon château. Je crois pourtant, ajouta la Baronne, je crois que vous pourriez avoir un neveu à la mode de Brétagne. Votre couſin germain, qui mourut il y a treize à quatorze ans, avoit laiſſé un fils encore au berceau. Entre nous, ce couſin avoit bien des droits ſur votre Baronnie. Vous gagnâtes contre lui un procès que vous deviez perdre. Mais par bonheur j'étois jeune & jolie. Je ſollicitai, & vos raiſons parurent excellentes. Votre malheureux couſin en mourut de douleur, & peut-être ſon fils eſt-il mort de miſere.

Je n'en crois rien, répliqua froidement le Baron. J'ai quelque idée qu'une efpece de payfan, que d'autres payfans appellent M. Hubert, retira cet enfant chez lui. Peut-être y eft-il encore. La demeure de ce bon homme n'eft qu'à fix lieues de mon château. Je vais y envoyer mon Jardinier. Il me femble, reprit la Baronne, qu'il feroit plus décent d'y envoyer votre Chapelain. C'étoit l'Abbé qui portoit ce titre. Il n'avoit cependant aucun grade facerdotal; mais il n'en avoit pas befoin, attendu que la Chapelle de M. le Baron étoit en mauvais état. Il fe chargea du meffage. Il faut écrire, ajouta la Baronne. Qui ? moi, écrire à Hubert! s'écria le Baron.— Hé bien ! écrivez à votre jeune parens; il fe fera expliquer votre lettre, fuppofé qu'il ne fache pas lire. M. le Baron écrivit la lettre qu'on a lue dans le chapitre précédent, & le lendemain l'Abbé partit pour la miffion dont on a vu le fuccès dans le même chapitre.

Je fuis sûr, difoit le Baron à la Baronne, que notre héritier va être au comble de la joie. Je crains feulement que la tête ne lui tourne. Elle penfa leur tourner à euxmêmes en apprenant fa réponfe. Rejetter ainfi leurs bienfaits ! c'étoit un affront qu'il ne falloit pas fouffrir. Auffi M. le Ba-

ron se proposa-t-il de n'en pas demeurer là. Il résolut de tout mettre en usage pour faire part de ses biens à Toni, malgré ses refus, ou pour mieux dire, parce qu'il les refusoit.

Il ne voulut cependant point compromettre sa dignité par une démarche nouvelle auprès du jeune homme. Il eut recours à l'autorité supérieure, & au moyen d'un exposé peu fidele, il obtint plus qu'il ne demandoit. Un exposé vrai eût anéanti l'exposé faux ; mais Hubert faisoit le bien sans se douter qu'il eût besoin de justification.



CHAPITRE XX.

Effroi de Toni en apprenant qu'il est noble & véritablement le neveu du Baron.

CE bon Vieillard, le Philosophe & les les deux jeunes gens s'occupoient de ce qui venoit de se passer. Hubert & Dartevel en raisonnoient à l'écart : Toni & Clairette n'y songeoient que pour en frémir. Ils en étoient encore émus, comme on l'est malgré soi en se rappellant un péril qu'on a eu peine à esquiver. Hélas ! disoit Toni, à peine l'es-

poir entre-t-il d'un côté dans mon ame, qu'on vient l'en arracher de l'autre. On veut que je me ſépare de tout ce que j'aime ſur la terre. On le veut !... rien ne pourra m'y contraindre. Non, il n'eſt plus de malheurs pour moi, puiſque Clairette n'eſt point ma ſœur. Je puis l'aimer ſans crime ; elle peut m'écouter ſans remords. Eſpérons tout, & du temps, & de notre amour, & de la tendreſſe de notre digne pere. Un obſtacle invincible ſembloit s'oppoſer à nos vœux : hé bien ! cet obſtacle n'exiſtoit qu'en apparence ; il eſt détruit : le temps & notre conſtance détruiront de même ceux qui veulent encore nous traverſer.

Clairette alloit ſans doute répondre, mais le Philoſophe l'en empêcha en s'approchant de Toni. Il faut, dit-il au jeune homme, vérifier ce que nous n'avons pas même conſulté juſqu'à préſent ; il faut déchiffrer vos titres d'origine, & voir ſi le degré de parenté donne au Baron quelque pouvoir ſur votre perſonne. L'indifférence d'Hubert pour tout ce qui a trait à la grandeur, mon peu de curioſité ſur ces mêmes objets, & l'inutilité dont ils ſembloient devoir toujours être pour vous ; toutes ces raiſons, dis-je, nous avoient fait négliger cette recherche. Maintenant elle devient néceſſaire, tant

pour vous instruire de votre sort, que pour savoir de quel droit un autre veut en devenir l'arbitre. On ouvrit le vieux sac, on lut une partie des vieux papiers qu'il renfermoit. Il en résulta que Toni étoit réellement le Chevalier de Vernon ; & que le Baron de la Donjoniere étoit son parent assez proche pour être en droit de le bien tourmenter.

Une telle découverte affligea beaucoup ceux qui venoient de la faire ; mais le jeune couple en fut accablé. Les cœurs indifférents n'y verront pour Toni que le désagrément d'habiter des lieux où il pourra se déplaire : Toni & Clairette y voyoient le malheur d'être séparés de ce qu'ils aimoient.

Tout autre que Dartevel auroit pu se réjouir des traverses qui menaçoient son jeune rival : mais son cœur étoit incapable de se prêter à des pareils mouvements ; & en retournant chez lui, il se disoit à lui-même : j'avois peut-être besoin de cette nouvelle épreuve pour achever de me vaincre. Le seul moyen d'empêcher un cœur noble d'être foible, c'est de lui fournir l'occasion d'être généreux.



CHAPITRE XXI.

Entretien de Toni & de Clairette. Epanchement libre de leurs cœurs.

LA nuit furvint. C'eft le temps des réflexions quand ce n'eft pas celui du fommeil. Ni Clairette, ni Toni, ne purent dormir. Leur ame venoit de recevoir une fecouffe qui lui donnoit un nouveau reffort. Que ma deftinée eft cruelle & bizarre ! difoit Toni. Je ne fuis pas plutôt délivré de la crainte d'être coupable, que je me trouve condamné à être malheureux. Tout efpoir m'étoit interdit, & lorfqu'il m'eft permis de m'y livrer, il faut que j'y renonce : car, je ne puis me flatter que le Baron tolere mon penchant pour une perfonne qui peut n'être pas noble. Il aura, fans doute, ce préjugé fi commun parmi fes femblables. Eh ! que m'importent ces diftinctions ridicules ? Je ne veux point être malheureux par vanité. Que dis-je ? je mettrai toujours la mienne à aimer & à être aimé de Clairette. Elle femble m'être encore devenue plus chere depuis quelques heures ! Qu'elle m'a paru belle quand on m'a propofé de la quitter !

quitter ! que ses regards étoient touchants ! que son inquiétude me fortifioit dans ma résistance ! Non, il n'est point de bonheur où elle n'est pas. Je ne puis être heureux qu'auprès d'elle & avec elle.

Clairette n'étoit pas moins agitée que son amant. Sa situation étoit à-peu-près la même, & il en résultoit à-peu-près les mêmes réflexions. Hélas ! disoit-elle, que serois-je devenue si Toni nous eût quittés ? Que les jours me paroîtroient longs ! Que cette solitude me sembleroit triste ! Quoi ! il m'est permis de rester auprès de lui ! je ne le sais que depuis un moment ; & c'est ce moment que l'on choisit pour nous séparer ! Fut-on jamais plus contrarié par le malheur ? Eh ! en quoi avons-nous mérité de l'être ?

A peine une foible lueur succédoit aux ténebres, & déja Toni étoit debout. Il descendit au jardin qui touchoit à la maison du Vieillard. C'étoit chaque jour son premier soin dans la belle saison. Il y préparoit un bouquet pour Clairette, & le plus souvent elle venoit sa rencontre pour le recevoir. Il n'espéroit pas qu'elle dût y venir si matin. Ah ! disoit-il, ses yeux sont encore fermés par le sommeil ; elle se livre à ses douceurs, tandis que je ne puis les goû-

ter, & qu'elle-même en est la cause. En parlant ainsi, il erroit tristement à travers le verger. Quelle fut sa surprise de se trouver auprès de Clairette ! Quoi ! si matin ? lui dit-elle d'un air fort ému ! je me croyois seule éveillée dans la maison.

Ah ! ma chere Clairette, lui dit Toni, seroit-ce la même raison qui nous tient éveillés ? Je n'en sais rien, reprit-elle ; mais je ne suis pas encore bien remise de ma frayeur. Il me semble toujours que l'on veut nous séparer. Je crains que cet effroyable Envoyé ne reparoisse ; je tremble de voir arriver ce Baron qui veut vous enrichir.... Eh ! qu'il garde ses richesses ! Quitterez-vous notre bon pere ? Que fera-t-il si vous l'abandonnez ? ... Pourriez-vous le croire ? interrompit vivement Toni ; me soupçonnez-vous capable d'une pareille lâcheté ? Pensez-vous que je puisse quitter, & ce digne Vieillard qui ma servi de pere, & vous que j'osai chérir plus qu'on ne doit aimer une sœur ? Je t'adorois quand cet amour sembloit être un crime : que ferai-je donc maintenant qu'il me semble être un devoir, & même une vertu ? Oui, tu m'es encore plus chere qu'auparavant ; voilà tout le changement qui s'est fait dans mon cœur. S'en est-il fait un autre dans le tien ?...

Garde-toi de le croire, interrompit Clairette : mais, Toni, tu vas te fouvenir, peut-être, que tu es Chevalier : tu te fouviendras que j'ignore qui je fuis. Peut-être, hélas ! ne fuis-je rien, pourfuit-elle en foupirant.

Va, reprit-il en lui preffant & lui baifant la main, va, qui que tu fois, je te préfere à tout ce qui exifte. Tu n'as pas de vieux parchemins rongés par les vers & par le temps ; mais tu as des charmes que chaque jour augmentent & que le temps n'endommagera pas fitôt. Tu n'es peut-être pas noble, mais tu es belle ; ou plutôt puifque tu es belle, tu es noble. Refte ce que tu es, & je t'aimerai plus que fi tu étois née princeffe. On refpecte une princeffe, mais on n'ofe pas l'aimer : on refpecte Clairette, & on l'aime.

Hélas ! pourfuivit-elle, pourquoi faut-il encore prévoir des malheurs ?...

Ne les prévoyons pas, reprit-il : occupons-nous feulement du bonheur de nous aimer & de pouvoir nous le dire. Songe qu'il n'y a pas deux jours que tu voulois me fuir & que je n'ofois m'y oppofer. Maintenant nous craignons tous deux cette féparation ; nos cœurs font délivrés du remord, de ce poids fi accablant pour des

cœurs tels que les nôtres; nous nous applaudiſſons de ce qui nous faiſoit frémir. Non, les obſtacles que nous pouvons craindre, n'égaleront jamais ceux que nous ne craignons plus: il nous reſtera toujours l'eſpoir qui auparavant nous étoit interdit. Conçois-tu bien cette extrême différence? Pour moi, il me ſemble qu'un nouveau jour me luit, que cette ſolitude s'offre à mes yeux pour la premiere fois, que ces fleurs ſont plus belles, que leur odeur eſt plus ſuave. Tout prend à mes regards une forme plus riante & plus heureuſe. Livrons-nous à ce que le préſent nous offre, & ne redoutons point trop ce que l'avenir nous réſerve.

Cette converſation finit comme celle de tous les amants finiroit en pareil cas. Clairette en crut Toni, & le plaiſir de ſe trouver enſemble leur fit oublier la crainte d'être ſéparés.



CHAPITRE XXII.

Nouvelle miſſion de l'Abbé Rapt.. Enlevement de Toni. Reception dure qu'on lui fait au château de la Donjoniere.

LES jours ſuivant donnerent lieu à des entretiens peu différents de ce dernier; mais

ces répétitions, qui pourroient ennuyer le lecteur, n'ennuyoient point les deux amants. Ils croyoient n'avoir jamais assez dit ce qu'ils sentoient si bien. On commençoit à oublier le Baron, & ses offres, & ce qu'il pouvoit entreprendre. Le Philosophe & Hubert étoient persuadés qu'un Baron ne s'obstinoit pas à faire du bien à ses parents malgré eux. Ils regardoient sa tentative comme un de ces premiers mouvements de zele, ou de vanité, que le moindre obstacle refroidit aussi-tôt.

Un jour que Toni venoit de donner un bouquet à Clairette, & Clairette un baiser à Toni, tout à coup on entend un grand bruit à la porte. C'étoit une troupe d'archers qui avoient l'Abbé à leur tête. Il entra, en avertissant Clairette de se rassurer ; ce qui ne la rassura point. Pour vous, Monsieur, dit-il à Toni, il faut vous résoudre, à me suivre. Vous suivre, Monsieur ! reprit ce dernier fort ému ; eh ! où prétendez-vous me conduire ? — Chez votre bienfaiteur, Monsieur le Baron de la Donjoniere. Il veut faire votre bonheur malgré vous-même. — Eh ! depuis quand fait-on le bonheur des gens malgré eux ? Je n'en sais rien, reprit l'Abbé ; mais en tous cas, Monsieur le Baron veut donner au monde ce bel exemple.

— M. le Baron n'a aucun droit sur ma personne Pardonnez-moi, Monsieur, reprit encore l'Abbé ; & ces Messieurs, ajouta-t-il en montrant les archers, vous le prouveroient si cela étoit nécessaire. Mais j'espere que les choses se feront de bonne grace. Hubert, qui arriva sur ces entrefaites, joignit ses instances à celles de l'Abbé. Clairette, effrayée, tremblante, en fit de même. Cependant, elle pleuroit en exhortant Toni. Enfin, il se détermina à suivre les satellites du Baron. Adieu ! hommes respectable, dit-il à Hubert. Je vous dois tout, & l'on m'empêche de vous consacrer les instants que vous m'avez conservés. On ne pourra, du moins, éteindre en moi ce souvenir ; ma reconnoissance ne finira qu'avec mes jours. Va, mon ami, reprit le Vieillard, je veux que tu m'aimes, je te dispense du reste. Et puis, nons ne nous quittons pas : nous serons assez proches voisins. Te sera-t-il défendu de nous révoir ?

Je braverois toutes les défenses, répliqua Toni ; il n'est point de pouvoir sur la terre qui puisse m'obliger d'être ingrat. Il voulut parler à Clairette ; sa langue s'embarrassa, l'agitation le suffoquoit ; il ne put rien articuler. Elle étoit dans un état non moins violent. Rassurez-vous, lui dit l'Abbé, en

s'approchant fort près de son oreille, vous le reverrez ; &c., d'ailleurs, je me charge de vous donner souvent de ses nouvelles. Enfin, Toni quitta celui qu'il regardoit comme son vrai bienfaiteur, pour se rendre chez celui qui regardoit comme son tyran.

L'accueil qu'il en reçut le confirma dans cette idée. Quoi ! Monsieur, lui disoit le Baron, il faut recourir à la violence pour vous faire du bien ! Vous préférez une espece de chaumiere à mon château ! la société d'un paysan à la mienne ! Les reproches de la Baronne furent encore plus vifs & durerent plus long-tems. C'est dommage, poursuivit-elle, en le regardant avec beaucoup d'attention, c'est dommage qu'il n'ait pas l'ame plus élevée : il est bien fait ; il se tient assez bien : on peut deviner, en le voyant, qu'il est né quelque chose. M. l'Abbé lui donnera des leçons de danse, & sur la maniere de se présenter. A tous ces propos ridicule, Toni ne répondit rien. Immobiles, & les yeux fixés à terre, il s'occupoit d'Hubert & sur-tout de Clairette.

Resté seul, il comparoit douloureusement les douceurs de sa premiere retraite avec l'ennui que lui préparoit la seconde. Ses yeux n'étoient point fascinés par l'appareil gothiquement fastueux de sa nouvelle demeure. Ces tours, ces larges fossés, ce pont-

levis, tous ces monuments d'anarchie & de barbarie, si flatteurs aux yeux de tant de nobles provinciaux, n'étoient aux regards de Toni que des objets d'affliction & de désespoir. Il lui sembla que ce château avoit été fortifié, moins pour en interdire l'entrée à d'autres, que pour lui ôter à lui-même tout moyen d'en sortir.

Quoi ! disoit-il, on prétend me soustraire entiérement à la vue de Clairette, & la soustraire à la mienne ! On voudroit, sans doute, effacer de mon ame jusqu'à son image : on le veut inutilement ; elle n'y fut jamais si bien gravée. Croit-on que je puisse être à la fois ingrat & parjure ? Je ne serai ni l'un ni l'autre. Je reverrai Hubert, je reverrai Clairette : je surmonterai les obstacles qu'on m'oppose, ou l'on cessera de m'en opposer.

Plusieurs jours s'écoulerent sans qu'on put le distraire en rien de sa mélancolie. Enfin, ses propres réflexions furent plus efficaces que les documents qu'on lui faisoient essuyer : il connut pour la premiere fois la dissimulation, & parut s'accoutumer à la captivité, dans l'espérance qu'on relâcheroit bien-tôt ses chaînes.

On régla ses occupations. Elles se bornerent d'abord à quelques exercices du corps.

L'Abbé, qui avoit été Lieutenant de Hussards, possédoit assez bien l'escrime. Il en donna des leçons à Toni. Il y joignit celles de la danse & quelques documents sur ce qu'il appelloit l'usage du monde ; mais c'étoit seulement l'usage du monde qu'il avoit fréquenté.

Toni, qui avoit du discernement, faisoit aussi peu de cas des leçons que du maître. Il ne retint que ce qui étoit nécessaire & raisonnable. Il eut peu de choses à retenir.



CHAPITRE XXIII.

Proposition rejettée.

CEUX qui ont eu le bonheur d'aimer, & le malheur d'être ensuite séparés de ce qu'ils aimoient, regardent, sans doute, cette privation comme le plus affreux des supplices ; mais il en est un mille fois plus cruel, c'est de se voir, en même temps, destiné à un objet indifférent, ou insupportable ; ce qui, en pareil cas, est la même chose.

Toni éprouva bientôt ce nouveau genre de persécution. Il n'y avoit guere que trois semaines qu'il s'ennuyoit à la Donjoniere,

c'eſt-à-dire, qu'il ne l'habitoit que depuis trois ſemaines, lorſqu'il vit une voiture de campagne entrer dans la cour du château, & le Baron s'avancer gravement à la rencontre de deux femmes qui en deſcendoient. Toni jugea, à la différence de l'âge, & à quelques rapports dans les traits, que c'étoit la mere & la fille. Il s'éloignoit quand le Baron lui cria : Approchez, Monſieur, & ſaluez Madame de Maubuiſſon : je penſe bien auſſi que Mademoiſelle ne ſera pas oubliée. Toni, ſans rien repondre, les ſalua l'une & l'autre, ſans leur rien dire. Donnez la main à Mademoiſelle, dit encore le Baron à ſon neveu. Ce dernier obéit, ſans ſe montrer plus difert qu'auparavant. On conduiſit les Dames aux château, & elles demanderent à voir Madame la Baronne. Elle eſt en conférence avec ſon Chapelain, reprit le Baron. Je ne ſais pas trop ce qu'il peut lui dire ; car c'eſt bien l'homme qui ſait le moins de choſes, & qui s'embarraſſe le moins de les ſavoir. Auſſi ne diſpute-t-il jamais ſur rien, & c'eſt là ce qui me fait préférer ſon ignorance à la capacité de beaucoup d'autres.

La Baronne & l'Abbé parloient fort haut, lorſqu'on les interrompit. Je ne ſais pourquoi, dit le Baron, l'Abbé, qui eſt ſi do-

cile avec moi, a toujours maille à partir avec Madame! Cela les amuse apparemment. Il ne faut point leur envier un passe temps si doux. Madame de Mabuisson sortit avec malignité, & salua la Baronne avec appareil. Les compliments furent longs, suivant l'usage des hautes Dames de province. Voilà donc l'aimable Rosalie? ajouta la Baronne. Le couvent ne nous l'enlevera-t-il plus? A propos, poursuivit-elle, en s'adressant à la jeune personne, vous y êtes vous bien ennuyée? Non, Madame, répondit cette derniere; mais je présume que maintenant je m'y ennuierois. Pour moi, reprit la Baronne, je m'y ennuyai dès le premier jour, & encore plus tout le reste du temps. Il est vrai qu'on m'y envoya un peu tard. C'est renfermer l'oiseau dans une petite cage après l'avoir élevé dans une ample voliere.

Ces propos furent suivis de beaucoup d'autres qui ne seroient pas plus intéressants à répéter. Madame de Maubuisson y parla beaucoup & d'elle-même & de son époux qui n'étoit plus, & de son château, & de ses terres nobles, & de ses droits honorifiques; détails qu'elle avoit déjà faits bien des fois dans ce même séjour, & qu'on se disposoit bien à lui rendre. Mais il nous suffira d'en donner quelques-uns sur sa personne.

C'étoit une veuve de trente-huit à quarante ans, qui auroit eu de quoi plaire pour peu qu'elle y eût songé, mais qui s'occupoit moins de ce qu'elle valoit que de ce qu'elle possédoit. Elle eût été aimable si elle n'eût point habité ses terres. La manie de la propriété étouffoit en elle tout autre penchant. C'est pourquoi, avec beaucoup plus d'esprit que le Baron, elle en avoit à-peu-près tous les ridicules. Bonne femme à cela près, ayant plus de vanité que d'orgueil, plus exigente que hautaine, voulant être respectée, & ne méprisant point ceux qui la respectoient : capable de faire tout le bien qui ne contrarioit pas ces sortes de prétentions ; capable même d'oublier sa vanité, qui ne partoit que de la tête, lorsqu'on avoit su intéresser & émouvoir son ame.

Sa fille, qu'on fera mieux connoître par la suite, joignoit à beaucoup d'agréments un mélange de gaieté & de vivacité qui les faisoient valoir. Son cœur ne lui disoit rien encore, ce qui laissoit d'autant plus de liberté à son esprit. Elle se livroit de même à toute celle dont on jouit à la campagne, sans y attacher ni prétentions ; ni conséquences. Elle ne songeoit point à faire de conquêtes, & auroit pu subjuguer tout cœur qu'elle eût trouvé libre.

Revenons

Revenons à Toni. Il venoit de faire une découverte qui lui causoit bien de la joie, il venoit d'apprendre que Madame de Maubuisson habitoit le canton où lui-même avoit été élevé. Son impatience ne put se contenir, & en présence même du Baron, il osa parler à la Dame Châtelaine du bon Hubert son bienfaiteur, de celui à qui il devoit tout. Je ne le connois pas, répondit-elle ; sans doute que son château est un peu trop éloigné du mien. Madame, reprit Toni, Hubert n'habite point un château, mais il est fait pour honorer tous ceux qu'il habiteroit. Ne l'en croyez pas, Madame, interrompit le Baron : Hubert n'est autre chose qu'une espece de paysan. C'est un homme bien respectable, ajouta Toni. Propos de jeune homme sans expérience ! poursuivit le Baron : apprenez qu'on ne doit les tenir ni dans un lieu tel que celui-ci, ni en présence de personnes telles que nous. Laissez faire au temps, reprit madame de Maubuisson, il le formera. Je desire au moins qu'il le réforme, dit le Baron ; il a grand besoin que ses idées s'ennoblissent, & de se rappeller plutôt comment il est né, que comment il a vécu.

Toni étoit fort tenté de répondre, mais il n'en eut par le loisir. Le Baron le quitta pour s'entretenir en particulier avec Ma-

dame de Maubuiſſon; l'occaſion voulut que Toni reſtât ſeul avec Roſalie. Il avoit le cœur trop vivement préoccupé, pour s'applaudir de cette circonſtance; & il ne s'y prêta que parce qu'il ne lui étoit pas libre de s'y refuſer. Il fut froid & réſervé dans ſes diſcours; quoique Roſalie ne fut ni d'un âge ni d'un caractere à inſpirer le ton ſérieux. Cependant, elle ne parut pas regretter cet entretien; la preuve, c'eſt que les jours ſuivants elle ne parut point fuir l'occaſion de le renouveller. Mais Toni la fuyoit réellement: ce n'étoit pas que Roſalie n'eût de quoi plaire, c'eſt que rien ne pouvoit plaire à Toni excepté Clairette.

Il ſe le diſoit à lui-même, lorſque le Baron lui fit dire de ſe rendre auprès de lui. Il s'y rendit & le trouva ſeul. Ecoute, lui dit Monſieur de la Donjoniere, tu es plus heureux que tu n'es ſage; Madame de Maubuiſſon veut bien excuſer tes travers, & conſent à te donner ſa fille, qui paroît les excuſer comme elle. Regarde-la déſormais comme celle qui t'eſt deſtinée, & n'épargne rien pour mériter ſes bonnes graces. Je ſens que je ne les mériterai pas, reprit aſſez vivement Toni. Et pourquoi, reprit le Baron. Parce que je n'ai nulle envie de les mériter. Il faudra bien t'y réſoudre, ajouta